

Les frères Rochat, créateurs d'oiseaux chanteurs

Une famille d'horlogers mécaniciens des XVIII^e et XIX^e siècles

Loïc Rochat et Laurence Marti

L'histoire des frères Rochat au Brassus et à Genève fascine depuis plus d'un siècle et demi. La trajectoire de «*ceux qui exécutèrent les plus extraordinaires œuvres de fantaisie*»¹ et même l'identité de ces «*fameux spécialistes en mouvements oiseaux*»² ont intrigué amateurs et spécialistes de l'horlogerie. Bien que leurs œuvres soient reconnaissables à leur poinçon «FR», une attribution plus précise à l'un ou l'autre de ces horlogers reste la plupart du temps difficile.

Les prouesses, le savoir-faire et les réalisations de ces anciens maîtres ne cessent de captiver aujourd'hui encore. Une tabatière des frères Rochat a figuré assez récemment dans la liste des dix pièces majeures des ventes de la maison Christie's³; un oiseau



Rochat
Vallée de Joux

chanteur ayant appartenu à l'impératrice Joséphine a été vendu 200 000 euros à Hong Kong le 9 octobre 2010 par la maison de vente Antiquorum. Si les ventes aux enchères battent leur plein, la création de telles pièces de prestige avait disparu jusqu'au 29 mars 2010, quand Stéphane Velan et Eddy Mathez se sont associés dans le but de «*rendre hommage à ces merveilleux artisans*». Ils fondent une entreprise et relèvent le défi de :

«*redonner aux frères Rochat et au métier des automates à oiseaux chanteurs toutes ses lettres de noblesse dans un produit réinventé, alliant maîtrise technique complexe et novatrice dans un ensemble regroupant différents métiers d'art*»⁴.

Ces deux passionnés de mécanique horlogère et de mouvements automates miniatures ont redéveloppé le mécanisme complet des automates à oiseaux chanteurs dans la même architecture que celle des frères Rochat du début du XIX^e siècle.

¹ CHAPUIS, Alfred, *À travers les collections d'horlogerie*, Neuchâtel : Éditions de la Baconnière, 1942, p. 202.

² PIGUET, Edmond, «La famille des Rochat, fabricants d'oiseaux chantants», in *Revue internationale de l'horlogerie*, n° 56, 1955, p. 13.

³ À l'Hôtel Four Seasons des Bergues, le 15 novembre 2010, vente 1376. Références 411a_CD896: «Frères Rochat et Jean-Georges Rémond. Une extrêmement belle et rare boîte en différents ors, à automaton avec oiseau chanteur et montre à seconde centrale, fabriquée pour le marché chinois, mouvement estampillé des initiales FR pour Frères Rochat et la boîte des

initiales GRC pour Jean-Georges Rémond, circa 1815 », tiré du site www.argusdesmontres.com, le 7 décembre 2010.

⁴ Tiré du site internet de l'entreprise (www.freres-rochat.com), version du 23 novembre 2010.

À la suite de la récente fondation de l'entreprise Frères Rochat SA⁵, les deux entrepreneurs cités plus haut désiraient préciser l'identité des premiers horlogers de ce nom aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ils demandèrent au sous-signé d'examiner la généalogie de cette famille dans laquelle subsistaient de nombreux flous. Une recherche généalogique a donc constitué la première étape du travail.

Suite à cela, la mise en perspective de cette petite famille d'horlogers sur la toile de fond plus générale de l'histoire industrielle horlogère avait tout son sens. À la lecture des travaux publiés sur les frères Rochat jusqu'à nos jours, le besoin d'apporter une analyse historique plus développée a rapidement été ressenti. Le soussigné décide alors d'entreprendre des recherches complémentaires en collaboration avec Laurence Marti, spécialiste du domaine. Qui sont ces frères Rochat? Quelle est leur singularité dans le monde horloger de leur temps? Quelle est leur trajectoire et de quels enjeux socio-économiques les Rochat sont-ils représentatifs? Comment les liens familiaux ou de proximité interfèrent-ils dans l'activité économique? Ce sont là quelques-unes des questions qui ont orienté une seconde étape de la recherche. Le présent article livre une synthèse intégrant les aspects généalogiques et les réponses trouvées ou, à défaut, les hypothèses qui peuvent être échafaudées à partir des informations recueillies sur l'aspect plus socio-économique. Il s'ouvre sur une discussion historiographique des principaux travaux fondateurs de nos prédécesseurs, puis se poursuit en retraçant la trajectoire desdits horlogers mise en perspective dans

le contexte dans lequel ils ont évolué. Il se termine par la présentation des principales données généalogiques. Nous avons d'emblée renoncé à une histoire technique ou artistique de l'œuvre des frères Rochat qui n'entrerait pas dans le champ de nos compétences.

Sans avoir pu lever le voile sur toutes les questions que les chercheurs peuvent encore se poser à propos des frères Rochat, ce travail s'appuie sur une reconstitution généalogique solide et un corpus de sources primaires rigoureusement cité afin de permettre à quiconque de s'y référer. Il est vrai cependant que cette monographie ne se caractérise pas par l'abondance des sources en la matière, les Rochat n'ayant pas laissé d'archives à notre connaissance. Il faut donc partir à l'assaut de fonds parallèles et corrélatifs comme notamment le fonds Jean-Frédéric Leschot à la Bibliothèque de Genève (BGE) qui contient la correspondance et les livres de comptes du successeur des Jaquet-Droz à Genève pour lesquels les Rochat ont travaillé. Les Archives cantonales vaudoises (ACV) ainsi que les Archives de l'État de Genève (AEG) au travers de leurs séries de registres de paroisses, d'état civil, de notaires, des étrangers, des actes d'associations, des recensements, etc., fournissent également nombre de renseignements.

Survol historiographique

Sur quelque cent trente ans, pas moins de douze auteurs, spécialistes comme amateurs de l'horlogerie, ont approché de près ou de loin l'histoire des frères Rochat. Tous ont su les mettre en lumière et attirer l'attention sur un petit groupe familial digne d'intérêt. En 1873, Elie-François Wartmann⁶ est probablement le premier à citer «*MM. Rochat frères, anciens ouvriers*

⁵ *Frères Rochat, créateurs d'émotions*, avenue Champs-Montant 16B, 2074 Marin-Epagnier (NE), et route du Canal 18, 1347 Le Sentier (VD): www.freres-rochat.com. La société Frères Rochat SA a pour but l'étude, la création, le développement, la fabrication, l'achat, la promotion, la distribution, la vente et le service après-vente de tous articles d'horlogerie, de bijouterie, de joaillerie ou d'objets de l'industrie du luxe et d'une manière générale toutes opérations se rattachant à ces industries, comprenant la protection, défense, usage et exploitation de tous droits de propriété intellectuelle dans quelque domaine que ce soit (FOSC du 30 août 2010, p. 15/5789846).

⁶ Elie-François WARTMANN (1817-1886), physicien genevois, ancien recteur de l'Académie genevoise.



FRÈRES ROCHAT

LE BRASSUS • SWITZERLAND

chez Jaquet-Droz [...]»⁷ dans sa *Notice historique sur les inventions et les perfectionnements faits à Genève [...]* qu'il rédige dans le cadre de la mise en valeur de l'industrie genevoise à l'Exposition universelle de Vienne cette même année. Sans entrer dans le détail historique, il cite les Rochat dans l'univers industriel horloger genevois et fournit un regard presque contemporain sur ces horlogers dont certains sont encore vivants au moment où il écrit. Wartmann est suivi, treize ans plus tard des *Revue horlogère universelle* et *Journal suisse d'horlogerie*,

qui consacrent des articles à la fabrication des oiseaux chanteurs en spécifiant qu'elle fut « *introduite à Genève par les frères Rochat* »⁸, nous y reviendrons. Dix ans plus tard, Marcel Piguet rédige une *Histoire de l'horlogerie à la Vallée de Joux* dans laquelle il aborde les frères Rochat avec plus de précisions⁹. Recourant souvent à l'anecdote et ne citant que rarement ses sources, il explique dans son avant-propos : « *Ce n'est qu'avec des renseignements sûrs, souvenirs recueillis de la bouche de personnes impartiales*

⁷ WARTMANN, Elie-François, *Notice historique sur les inventions et les perfectionnements faits à Genève dans le champ de l'industrie et dans celui de la médecine*, Genève [etc.] : H. Georg, 1873, p. 54.

⁸ *Journal suisse d'horlogerie*, n° 8, février 1885.

⁹ PIGUET, Marcel, *Histoire de l'horlogerie à la vallée de Joux*, Le Sentier : Imprimerie Dupuis, 1895. Première de ce genre publié sous les auspices de la Société industrielle et commerciale de la Vallée de Joux.

et obligeantes, qu'il a fait ce petit travail, [...] »¹⁰. Si ses descriptions techniques et sa conscience des enjeux de l'univers horloger de la fin du XIX^e siècle sont sans doute fiables, il se perd allègrement dans les liens de filiation des Rochat et commet quelques non-sens qui mettront du temps à être corrigés. Piguet est également le premier à dater les débuts des frères Rochat au Brassus en 1773, dit-il; faute de sources, nous ne pouvons que lui faire confiance. En 1925, l'horloger Louis Audemars-Valette¹¹ présente une conférence à la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie dans laquelle il reprend et résume l'essentiel de Marcel Piguet en affirmant ce que ce dernier prétendait parfois avec plus de pondération. En 1949, Alfred Chapuis¹² et Edmond Droz publient une somme considérable sur les fabricants d'automates¹³. Leur ouvrage volumineux met principalement l'accent sur l'aspect technique et le côté « génial » des créateurs d'automates, cependant il renouvelle les méprises d'ordre généalogique dont nous avons parlé plus haut. Six ans plus tard, une première tentative d'éclaircissement des identités et filiations des frères Rochat paraît dans la *Revue internationale de l'horlogerie*¹⁴. Edmond Piguet rétablit la filiation « Ami-Napoléon, de François, de David, de Pierre » en se basant sur des sources primaires comme le Registre foncier et les actes notariés, il n'est cependant pas parvenu à détailler le cas

de Louis Rochat, faute d'avoir pu accéder aux archives communales du Chenit, semble-t-il. Entre 1955 et les dernières années du XX^e siècle, peu de publications, si ce n'est aucune, reprennent le sujet avant les ouvrages de Daniel Aubert¹⁵, horloger au Brassus, sortis successivement en 1993, 1997 et 2006. Cet auteur fournit un texte descriptif et très évocateur du monde horloger de la Vallée de Joux. Afin de parler des ancêtres, de « *cerner la vie de quelques horlogers* »¹⁶ voire même de « *souligner un trait de caractère* »¹⁷ de l'un de ses devanciers, Aubert sollicite les témoins du passé, les souvenirs personnels, et la littérature secondaire¹⁸. Au sujet des frères Rochat, il se fait l'écho des travaux d'Alfred Chapuis, Eugène Jaquet, Edmond Droz, de même que de la presse spécialisée et des marchands d'art.

Signalons, au passage, le *Dictionnaire des horlogers genevois* d'Oswaldo Patrizzi en 1998¹⁹ qui cite vingt-six horlogers du nom de Rochat dont les « *Rochat Frères, Amy Napoléon et Louis. [...] apprentis chez leur père Pierre Rochat [...]* »²⁰, renouant complètement avec les malentendus d'alors.

C'est en 2001 qu'un second essai de synthèse assez convaincant est publié par Christian et Sharon Bailly sous le titre *Oiseaux de bonheur. Tabatières et Automates* aux Éditions Antiquorum²¹. Cette publication d'envergure

¹⁰ PIGUET, Marcel, *Histoire de l'horlogerie...*, op. cit., p. 7, en parlant de lui-même.

¹¹ Louis Benjamin AUDEMARS (1850-1932), horloger, fils d'Eugène François Audemars et de Louise Fanny née Piguet, époux d'Ernestine née Valette.

¹² ALFRED CHAPUIS (1880-1958), historien neuchâtelois, spécialisé dans l'étude de l'horlogerie suisse dès 1908, principal spécialiste de ce domaine dans la première moitié du XX^e siècle, Dr honoris causa de l'Université de Neuchâtel en 1938, enseignant secondaire puis privat-docent.

¹³ CHAPUIS, Alfred; DROZ, Edmond, *Les automates, figures artificielles d'hommes et d'animaux, histoire et technique*, Neuchâtel: Éditions du Griffon, 1949.

¹⁴ *Revue internationale de l'horlogerie*, n° 56, 1955, p. 5.

¹⁵ DANIEL AUBERT, né en 1935, horloger au Brassus, fils de Jean-Daniel Aubert, horloger.

¹⁶ AUBERT, Daniel, *Montres et horlogers exceptionnels de la Vallée de Joux*, Neuchâtel: Antoine Simonin, 1993, p. 7.

¹⁷ AUBERT, Daniel, *Horlogers et montres exceptionnels de la Vallée de Joux*, Neuchâtel: Antoine Simonin, 1997, p. 8.

¹⁸ AUBERT, 2006, p. 7.

¹⁹ PATRIZZI, Oswaldo, *Dictionnaire des horlogers genevois*, [Genève]: Antiquorum Éditions, 1998, p. 345-346.

²⁰ PATRIZZI, Oswaldo, *Dictionnaire des horlogers genevois*, op. cit., p. 345.

²¹ BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur: tabatières et automates*, [Genève]: Antiquorum Éditions, 2001. Christian Bailly, né en 1942, restaurateur d'automates; Sharon Bailly, historienne, travaille pour Antiquorum dès 2001.

est dotée d'une iconographie spécialisée sans précédent et s'emploie à présenter l'ensemble des éléments connus sur les frères Rochat en partant des sources primaires. Ceci a permis d'établir plusieurs certitudes et de poser quelques hypothèses qui méritent d'être prises en compte. Les auteurs se focalisent sur la branche émigrée à Genève, dont ils reconstituent les filiations dans le détail, mais laissent de côté les branches du Brassus et de Rolle. On regrettera sans doute le manque de précision dans la citation des sources dont les cotes et références n'apparaissent jamais, ce qui ne permet pas facilement au chercheur d'y accéder. Mais ceci n'enlève rien au plaisir de la lecture.

L'ouvrage des Bailly est suivi de près par un article fouillé d'Eduard C. Saluz²², directeur du Deutsches Uhrenmuseum à Furtwangen en Forêt-Noire, dans la revue *Chronométraphilia* de La Chaux-de-Fonds²³ qui, lui aussi, tente de percer «l'énigme des frères Rochat» et apporte de précieuses informations, notamment sur leur production.

Ce bref état de la recherche mène à un premier constat. Au-delà de ce que les auteurs ci-dessus ont quasi traditionnellement rapporté au sujet des frères Rochat, il n'existe pas d'approche généalogique et historique cherchant à se confronter aux sources primaires. La présente recherche tente de présenter le parcours des membres de cette famille, ceci par le biais de la documentation conservée uniquement.

Des parcours représentatifs d'une période de transition

La famille Rochat est l'une des plus anciennes de la Vallée de Joux, ses très nombreuses ramifications remontent toutes à l'ancêtre Vinet Rochat qui s'installe sur l'actuel territoire du village de L'Abbaye en l'an 1480²⁴. Maître de forges de son état, certains de ses descendants continuèrent son activité métallurgique et furent à la base de plusieurs ferrières, martinets et hauts fourneaux du Jura vaudois²⁵. Leurs armoiries familiales présentent une roue, symbole industriel par excellence, qui a l'avantage de rassembler l'ensemble des activités professionnelles des Rochat sous un même emblème. Depuis le xv^e siècle, on recense des Rochat dans tous les domaines industriels pratiqués à la Vallée de Joux : la métallurgie, la scierie, les mines de charbon, puis, dès son apparition, l'horlogerie.

C'est la branche de Jacques Rochat (né en 1642) dit «le Grand Jacques de La Lande», établie au village du Brassus, qui a donné naissance aux familles d'horlogers, de constructeurs d'automates et de pièces compliquées dont il est question dans cet article. Parmi les descendants d'Isaac Rochat (1666-1746), fils de Jacques, figure en effet la lignée qui nous intéresse tout particulièrement, celle de David Rochat III (1746-1812), père des frères Rochat. Si elle est la plus célèbre, elle n'est pas la seule à s'être lancée dans l'activité horlogère. On peut également citer celle de Jacques Rochat II (1720-1798), dont sera issue la société Rochat Reymond & Cie dès 1823 ou celle de David II (1719-1815), qui s'installera comme horloger à Rolle et fonde la branche rolloise de la famille.

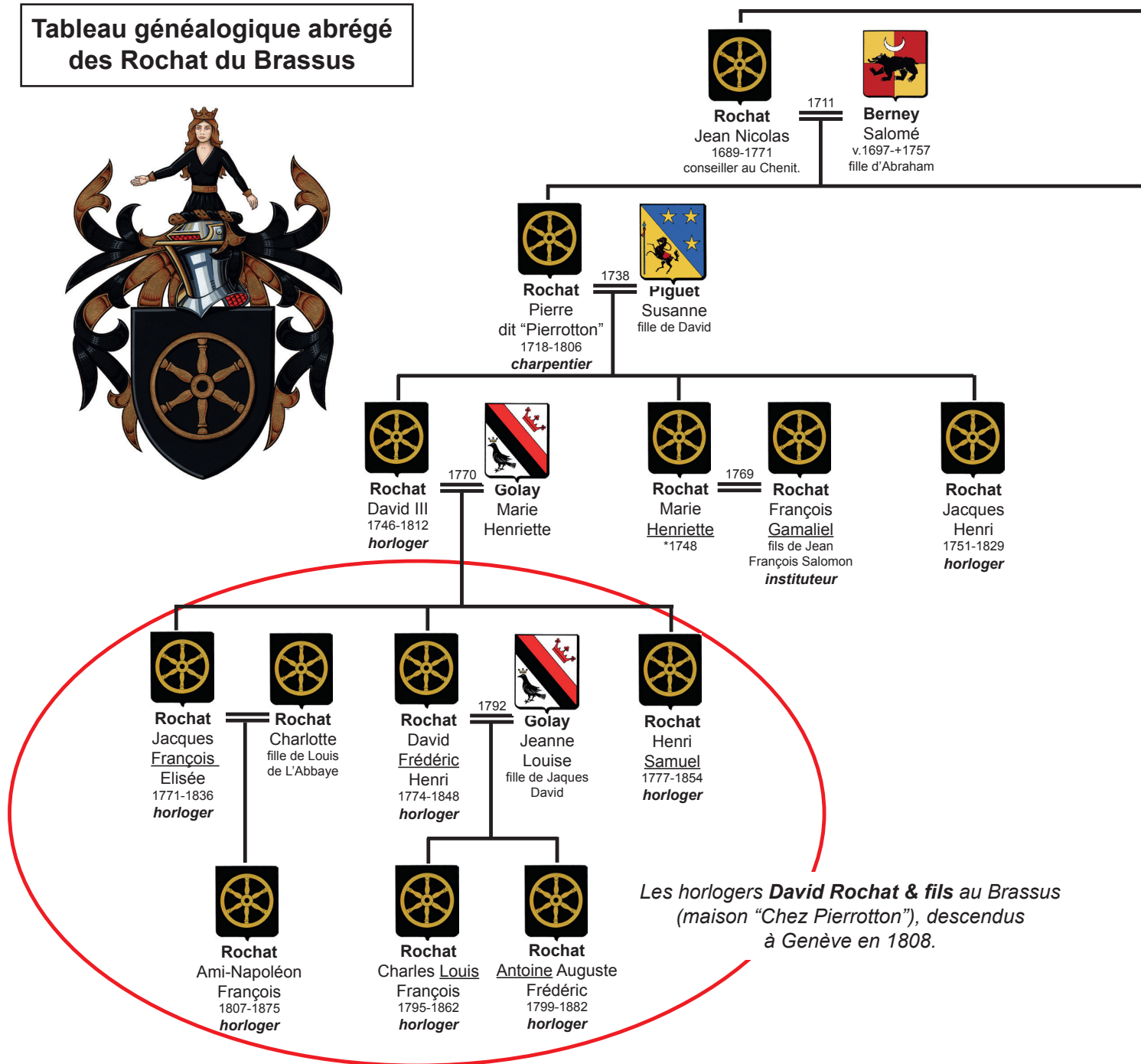
²² SALUZ, Eduard C., ancien directeur du Schweizerisches Landesmuseum à Seewen entre 2000 et 2003.

²³ SALUZ, Eduard C., «L'énigme des Frères Rochat», in *Chronométraphilia*, n° 52, été 2002, p. 15-31. Publication annuelle de l'Association suisse pour l'histoire de la mesure du temps dont le siège social est au Musée international d'horlogerie (MIH) à La Chaux-de-Fonds.

²⁴ ACV, C X c 582 (acte d'abergement); MARION, G., «Vinet Rochat», in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, url: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F29368.php>, version du 30 octobre 2009.

²⁵ PELET, 1978, vol. 2, p. 125.

Tableau généalogique abrégé des Rochat du Brassus



Isaac Rochat (1666-1746), construit la maison dite "Chez Pierrotton", Vers-chez-Meylan, au Brassus, en 1719. Son père: Jacques Rochat (né en 1642) dit "Le Grand Jacques" est fils de Pierre Rochat (officier, de L'Abbaye), lui-même fils d'un dénommé Peter Rochat, l'un des nombreux descendants de l'ancêtre Vinet Rochat, maître de forges, venu s'installer sur les bords de la Lionne proche de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine du Lac de Joux en 1480.



Rochat

Isaac
1666-1746
conseiller au Chenit



Meylan

Elisabeth
+av.1710



Rochat

Jacques I
1690-av.1726
charron
au Brassus



Aubert

Susanne
fille de Sébastien



Rochat

David II
1719-1815
horloger,
bourgeois de
Rolle en 1753



Rochat

Jacques II
1720-1798
horloger



Jaquet

Judith Sarah
1726-1804
fille de David

Dumont
Jeanne
Marie
v.1722-+1757



Rochat

Jean Marc
David [IV]
1752-1838
horloger,
bourgeois de
Genève en 1791



Reymond

Jeanne Susanne
1765-1833
fils de Pierre Moïse et
de Jeanne née Nicole



Rochat

Jacques
Louis
1749-1827
horloger



Rochat

Abraham Henri
David Samuel
1757-1833
horloger



Rochat

Jacques François
1759-1820
horloger, négociant
au Brassus

1789



Rochat

Henri Auguste
1795-1864
horloger, négociant,
fondateur de la "Bourse
Rochat" au Brassus



Rochat

Anne Charlotte
Augustine
1797-1852



Reymond

Louis Philippe
Samuel
1792-1871
horloger, négociant
au Brassus

1824

Les horlogers et négociants
Rochat Frères au Brassus.

Les négociants en horlogerie
Rochat Reymond & Cie au Brassus, dès 1823.



Loïc Rochat

Tableau réalisé par Loïc Rochat
le 16 décembre 2014

Contrairement à l'image habituellement diffusée des frères Rochat, qui se réduit à la prise en considération de la fratrie, composée par François (1771-1836), Frédéric (1774-1848) et Samuel (1777-1854), et de leur « période genevoise », le développement de l'activité de la famille Rochat repose en réalité sur un modèle proche des autres exemples décrits dans cette revue, où la famille et la succession des générations représentent les bases sur lesquelles se construit l'atelier. On a notamment tendance à oublier que les trois frères travaillaient déjà au Brassus avec leur père David III près de vingt ans avant de partir à Genève, et que, selon toute vraisemblance, c'est leur père qui a été à l'origine de l'activité. Au décès des frères Rochat, certains descendants ont aussi poursuivi dans le même domaine au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Trois ou quatre générations contribuent donc à l'histoire de la famille Rochat, qui s'inscrit dans une perspective temporelle beaucoup plus longue que celle prise en compte habituellement.

L'évolution de l'activité familiale suit en revanche un développement moins linéaire que celui des « Lecoultrre » ou de la « dynastie » Piguet par exemple. Avec les Rochat, il nous faut remonter presque un siècle plus tôt, dans une période qui court du milieu du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1850, et la situation économique se présente alors de manière fort différente de ce que connaîtront les horlogers de la fin du XIX^e siècle. À bien des égards, les parcours des membres de la famille Rochat sont représentatifs de la période de transition que connaissent tant la Vallée de Joux que l'activité horlogère.

Replacés dans le contexte socio-économique régional, ils participent de la longue évolution qui voit passer la Vallée d'une société artisanale et agricole traditionnelle à une société industrielle. Au travers de l'histoire des Rochat, ce sont les premières tentatives d'instaurer une activité horlogère durant la première moitié du XVIII^e siècle qu'il nous est donné de découvrir, mais

aussi l'échec partiel de ces initiatives et le phénomène migratoire qui s'ensuivra. Celui-ci connaîtra son apogée lorsque les bouleversements politiques de la période révolutionnaire viendront s'ajouter à une situation économique déjà précaire. Cette histoire nous permet de mieux comprendre la manière dont les Combiens ont traversé les difficultés démographiques et économiques rencontrées par la Vallée de Joux durant tout le XVIII^e jusqu'au début du XIX^e siècle et les réussites et revers qui émaillent sa lente accession à une relative autonomie économique.

La famille Rochat illustre aussi une transition au niveau de la pratique de l'activité elle-même. Ainsi n'y a-t-il pas d'entreprise « Frères Rochat », au sens que l'on pourrait donner aujourd'hui à ce terme, qui s'ouvre un jour et se développe, mais des collaborations entre des membres d'une même famille, dans une structure relativement floue qui s'est modifiée au cours du temps, en fonction de l'évolution de la famille et des contraintes économiques et politiques. La société en tant que telle, et, pour autant que l'on puisse en juger aux sources disponibles, n'a jamais eu de fondement officiel. De même, les membres de la famille Rochat ont toujours travaillé à leur domicile, dans la ou les fermes familiales de la Vallée, puis dans les cabinets genevois : il n'existe pas « d'entreprise » Rochat physiquement identifiable, séparée de leur lieu d'habitation. On retrouve certes une appellation, David Rochat et fils, entre 1802 et 1808 au Brassus, puis cet usage à Genève des termes de « Frères Rochat » ou de « Rochat frères » quelquefois en signature de leurs œuvres, plus souvent dans les annuaires officiels, et cela au moins dès la fin des années 1820. Cela rappelle des dénominations qui fleuriront par la suite, mais aujourd'hui encore il demeure très difficile de savoir qui se cache sous ces appellations, qui sont le ou les fils qui travaillent avec leur père, qui sont les frères de Genève. La signature la plus courante est constituée de ces fameuses lettres très énigmatiques « FR » pouvant

renvoyer aussi bien à Frédéric, François ou Frères Rochat. De fait, nous ne sommes pas encore à une époque où la « marque » revêt une grande importance et l'absence de signature n'est pas rare sur des pièces dont la fabrication nécessite l'intervention de plusieurs artisans issus de métiers différents. Il faut ainsi rappeler que l'essentiel des objets que l'on considère aujourd'hui comme relevant de la main de la famille Rochat lui a été attribué sans avoir pu être authentifié.

Se définissant tantôt comme horlogers, horlogers-mécaniciens ou mécaniciens, tantôt comme ouvriers ou établisseries, les frères Rochat occupent aussi des statuts changeants qui témoignent d'une ouverture et d'une transformation et des savoir-faire et de l'organisation du travail. Nous verrons qu'ils sont issus d'un milieu où l'approche corporative était encore très présente, et qu'ils seront ensuite amenés à œuvrer dans le cadre de la Fabrique de Genève, qui pratique déjà une certaine division du travail. Avec les frères Rochat, nous sommes dans des configurations hybrides, à mi-chemin entre artisanat et industrie.

Enfin, si l'on considère la production des frères Rochat, celle du moins qui les a rendus célèbres, soit les mécanismes d'oiseaux chanteurs, nous nous retrouvons ici aussi devant une forme de transition technique. La réflexion que développe Sharon Kerman en parlant des Jaquet-Droz s'applique assez bien aux Rochat : « *À cheval entre l'époque où l'horlogerie de luxe produisait pour une clientèle d'élite des pièces en très petit nombre et celle de la production en série, les Jaquet-Droz et Leschot incarnent l'esprit du XVIII^e siècle tout en préfigurant celui du monde postrévolutionnaire* »²⁶. Ils incarnent à la fois une forme de diversification par rapport à l'horlogerie et le rapprochement qui s'instaurera

avec la mécanique dans la fabrication industrielle qui va s'imposer par la suite.

Tant pour l'histoire de l'économie régionale que pour la conception, la manière d'exercer leur activité ou pour les produits élaborés, les Rochat représentent des générations charnières, porteuses de l'héritage de l'Ancien Régime tout en ouvrant sur le XIX^e siècle industriel. Cela rend leurs parcours parfois difficiles à comprendre, mais en fait aussi tout l'intérêt. Dans la suite de cet article, nous essayons de donner l'image la plus cohérente et la plus simple possible, malgré toutes les lacunes des sources et les inconnues qui subsistent.

De la métallurgie à l'horlogerie

L'histoire des frères Rochat débute au milieu du XVIII^e siècle, au moment où l'horlogerie fait ses premiers pas dans la Vallée de Joux, et plusieurs membres de la famille Rochat contribuent de manière très active à cette introduction. Sur le plan démographique, la Vallée connaît alors de profonds changements. La population croît fortement durant le XVIII^e siècle ; celle de la commune du Chenit, dont sont issues nos familles Rochat, passe de 1 360 habitants en 1725 à 2 004 en 1798²⁷, soit près de 50 % d'augmentation en moins d'un siècle. Cette évolution bouscule les fragiles équilibres économiques sur lesquels reposait la vie comblée ; la population peine à trouver sur place, dans les activités traditionnelles (agriculture, élevage, artisanat), les ressources nécessaires à sa survie. À la fin du XVIII^e siècle, René Meylan précise que la Vallée ne pouvait plus nourrir que le quart de sa population²⁸. L'horlogerie genevoise florissante et l'en- vol de celle de la Principauté de Neuchâtel et Valengin

²⁶ KERMAN, Sharon, « Les Jaquet-Droz et Leschot : aux croisées des Chemins », in *Automates et Merveilles, Chefs-d'œuvre de luxe et de miniaturisation*, Musée d'horlogerie du Locle, Château des Monts, Neuchâtel : Éditions Alphil, 2012, p. 57.

²⁷ PIGUET, Auguste, *La commune du Chenit au XVIII^e siècle*, Le Sentier : Imprimerie Dupuis, 1971, p. 15.

²⁸ MEYLAN, René, « La vallée de Joux », in *Geographica Helvetica*, n° 19, 1964, p. 90.

ne manquent pas d'attirer l'attention des Combiens qui voient dans l'introduction de cette activité une manière de remédier aux insuffisances régionales.

Cet extrait d'une requête adressée à Leurs Excellences de Berne (LL. EE.) par quelques horlogers de la Vallée, dont Jacques Rochat II (1720-1798), grand-oncle des frères Rochat, explique bien cette situation :

*«habitans dans un lieu de Montagne éloigné et destitué de toute espece de Commerce et dont le rapport est insuffisant pour les y entretenir et ne peut faire que pour une partie de l'année, à quoi ils ont suppléé jusqu'ici par le travail des bois. Mais comme les bois sont rares à présent et que ce moyen leur manque, ils ne peuvent payer les graines et denrées qu'il leur faut actuellement acheter, tant pour leur habillement que pour leur Nourriture, etant un grand Peuple chargé de Nombreuses familles, ce qui cause que plusieurs ont contracté de grosses dettes et ont engagé leurs fonds et même été contraints de les abandonner, Ils ont donc par consequent d'une Obligation absolue de se procurer d'autres moyens pour se soutenir, et faire faire entrer chez eux de l'argent des Etrangers. Ils ne croient pas [...] qu'ils puissent s'attacher à rien de plus convenable qu'à l'horlogerie. C'est à quoy les Susnommés se sont vouez et en quoi ils ont asses bien réussi, grâces à Dieu.»*²⁹

Fait souvent négligé et qu'illustrent bien les familles Rochat, ce sont d'abord des artisans (charpentiers, menuisiers, armuriers, serruriers, etc.) ou leurs descendants qui, les premiers, s'orientent vers cette nouvelle activité. Pierre Rochat (1718-1806), grand-père des frères Rochat, et Jacques I (né en 1790), père de David II de Rolle, exerçaient la profession respectivement de

charpentier et de charron. Jacques II, frère de Pierre, signataire de cette lettre et l'un des premiers de la famille Rochat à devenir horloger, avait lui-même commencé par exercer la profession d'armurier, avant d'opter pour l'horlogerie³⁰. Une génération plus tard, soit vers 1760-1765, la majorité de leurs descendants sont actifs dans l'horlogerie. Une filiation dans les savoir-faire, avec l'armurerie, la serrurerie ou la métallurgie notamment, associée à un statut d'artisan et peut-être une aisance un peu supérieure à la moyenne, facilitent sans doute ce passage et permettent d'envisager l'accès à un apprentissage, particulièrement onéreux. Ce n'est que dans un second temps que des paysans opteront pour des métiers horlogers, soit à partir du moment où la division du travail offrira la possibilité de se consacrer à l'une ou l'autre partie de l'horlogerie sans devoir suivre de longs apprentissages.

Contrairement aux Montagnes neuchâtelaises ou à l'Évêché de Bâle, où l'activité horlogère peut s'exercer sans contrainte, l'introduction de l'horlogerie sur le sol de LL. EE. se heurte aux freins mis par les corporations existantes. D'abord celle de Genève qui étend son contrôle jusque dans le Pays de Vaud. Les quelques horlogers qui s'installent dès les années 1720 dans plusieurs villes (Nyon, Rolle, Vevey, Moudon, Lausanne, etc.) restent tributaires de la Fabrique de Genève, qui dispose de la mainmise sur la vente des montres et qui ne leur permet de réaliser qu'une partie du produit. Pour tenter de conquérir une certaine indépendance, les horlogers vaudois optent pour la création de leurs propres maîtrises. Soit des sociétés de type corporatif qui réglementent l'accès à l'apprentissage et l'exercice du métier. Les villes principales obtiennent l'autorisation d'en instaurer dès 1723. L'apprentissage est fixé à cinq années, il faut ensuite travailler pendant trois

²⁹ Source: Registre de la maîtrise des horlogers de la Vallée de Joux, 1749-1776, Musée de l'École technique de la Vallée de Joux, copie transmise aimablement par M. Rémy Rochat, Les Charbonnières.

³⁰ Registre de la maîtrise..., *op. cit.*

ans chez un maître, présenter un chef-d'œuvre et s'acquitter des droits d'entrée dans la corporation pour pouvoir s'établir à son compte. Cela n'apporte guère de changement pour les Combiens, qui ne peuvent toujours pas apprendre et exercer le métier complet sur place. La plupart des premiers horlogers sont donc partis se former ailleurs, soit à Genève, soit dans les villes vaudoises, soit dans la Principauté de Neuchâtel et Valangin, et leur retour reste problématique. David Rochat II quitte Le Brassus pour se rendre à Rolle, pour y suivre un apprentissage d'horloger ; il ne revient pas à la Vallée et s'établit durablement à Rolle où il acquiert la bourgeoisie en 1753. Jacques II, cousin germain de David II, fait un passage par Vandœuvres pour apprendre le métier, travaille quelque temps à Genève avant de rentrer au Brassus³¹. Il est toutefois freiné dans l'exercice de sa profession par la maîtrise de Rolle, et c'est à lui, accompagné de quelques autres horlogers de retour au pays, comme Samuel Olivier Meylan, que l'on doit l'initiative d'instaurer une maîtrise horlogère à la Vallée de Joux.

En 1749, ces premiers horlogers sollicitent une concession auprès de LLEE pour être libérés de leurs obligations à l'égard des autres maîtrises jusqu'à ce qu'ils soient assez nombreux (sept maîtres) pour en former une au Chenit :

« Il y a quantité de Jeuns gens Chés eux qui desirent passionnément d'embrasser cette profession, tant pour ne pas passer leur vie dans loisiveté que pour se tirer de l'indigence, ce qu'ils feroient sans hesiter et que plusieurs auroient déjà fait s'ils pouroyent faire apprentissage dans leur lieu a petis frais, en se nourrissant des aliments ordinaires de Montagne et sans payer aux Maitres de si grosses sommes qui passent leur pouvoir. »³²

³¹ Registre de la maîtrise..., *op. cit.*

³² Registre de la maîtrise..., *op. cit.*

L'instauration de cette maîtrise, et de conditions d'accès moins exigeantes que les autres, se présente clairement comme le moyen d'offrir une activité suffisamment lucrative à une nouvelle génération dans la Vallée. Le droit d'instaurer cette maîtrise sera obtenu finalement en 1856.

Jacques II participera non seulement à sa mise en place, mais aussi à son développement. Il en sera l'un des deux premiers Jurés, une fonction centrale qui consiste à contrôler la caisse et les finances de la maîtrise ; il prendra aussi lui-même plusieurs apprentis et encouragera les jeunes gens de sa famille à faire un apprentissage. En 1766 par exemple, il ramène dans la Vallée les fils de David II de Rolle pour qu'ils y terminent leur formation.

« Les Srs Pierre Meylan, Maître Juré et Jaques Rochat Maître, ont été obligés par connaissance de la maîtrise à payer chacun les droits d'inscription pour les deux réassujettis qu'ils ont pris il y a quelque temps qui sont Frederich et David fils du Sr. David Rochat, un de nos Maîtres bourgeois résidant à Rolle, nonobstant les représentations qu'ils ont faites que le dit Sr. Rochat ne croyait pas les devoir parce que ses dits enfants ont commencé leur apprentissage sous la maîtrise du dit Rolle. La dite connaissance a été fondée sur l'article 24 des règlements de la maîtrise. »³³

D'autres membres de la famille vont également faire leur entrée dans la maîtrise. C'est le cas du neveu de Jacques II, David III (1746-1812), père des frères Rochat, qui naît dans la maison dite « Chez Pierrotton » sise dans la portion du village appelée « Chez Meylan » et dans laquelle réside aussi, semble-t-il, Jacques II. David III s'oriente très jeune vers l'horlogerie, puisqu'il est reçu comme maître horloger le 16 octobre 1766, soit à 20 ans.

³³ Registre de la maîtrise..., *op. cit.*

«À l'honorable maîtrise assemblée au Sentier sous la Présidence du Sr. Justicier Reymond se sont présentés les Srs. David, fils du Sr. Pierre Rochat du Brassus et Louis, fils du Sr. Joseph Meylan assesseur au Sentier [...] lesquels ont produit chacun une montre finie pour leurs dits chefs d'œuvre, qui ayant été bien et dûment examinés, ont été trouvés unanimement bons et recevables en conséquence de quoy ils ont été agréablement reçus et agréés au nombre des maîtres.»³⁴

On ignore quel fut son propre maître. David III se marie peu de temps après, en 1770, à l'âge de 24 ans et son premier fils, Jacques François Elisée, naît en 1771. Plusieurs autres enfants suivront, dont David Frédéric Henri (1774-1848) et Henri Samuel (1777-1854) qui composeront, avec Jacques François Elisée, le trio des frères Rochat, mais aussi Fanchette et Charles Louis sur lesquelles nous n'avons guère d'information.

Parmi les «disciples» de Jacques II figure également Gamaliel Rochat (1748-1808), beau-frère de David III. Il est accepté comme maître le 16 octobre 1769, après avoir épousé le 3 août de la même année Henriette Rochat (1748-1818), tante des frères Rochat.

Ces derniers naissent donc au début des années 1770 dans une famille dont le père, l'oncle, le grand-oncle et plusieurs cousins éloignés ont fait partie des premiers horlogers formés dans la Vallée de Joux dans une conception artisanale et corporative du métier, ainsi qu'avec le souci d'une certaine indépendance de la Vallée. C'est avec cet héritage qu'ils entrent dans le monde horloger, ils auront toutefois à faire face à une tout autre réalité.

De l'horlogerie à la mécanique : David Rochat & Fils

Les cadres instaurés par la maîtrise n'ont guère suffi à établir une horlogerie combière. Ils sont perçus comme élitaires et la dureté des conditions d'accès au métier réoriente nombre de jeunes gens vers l'émigration, notamment vers les montagnes neuchâteloises. En 1785, Nicole parle de plus de mille Combiens vivant déjà hors de la Vallée³⁵.

«À l'émigration des paysans, désireux d'échanger leurs terres pauvres contre celles plus prometteuses de la plaine, succède l'émigration des artisans, des ouvriers qui offrent leurs services, toujours très appréciés, aux fabricants d'horlogerie de Genève ou des Montagnes neuchâteloises»³⁶.

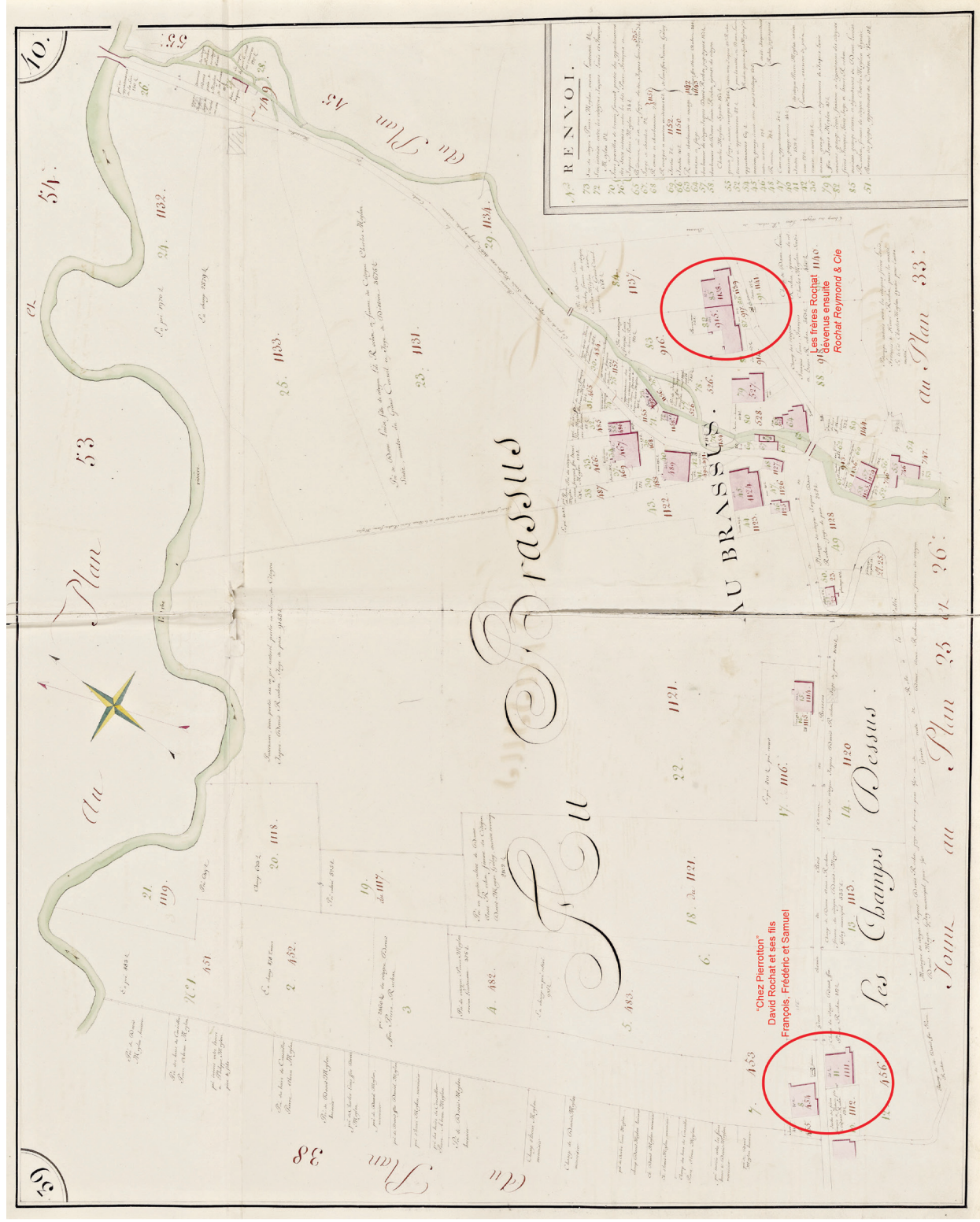
L'écoulement des montres réalisées à la Vallée pose aussi problème, les horlogers combiens n'arrivent pas à créer leurs propres réseaux commerciaux et ils se retrouvent à nouveau confrontés à la dépendance de Genève. L'idéal des aïeux des frères Rochat est finalement balayé avec la suppression des maîtrises en 1776. L'horlogerie combière s'engage alors dans une voie bien différente :

«L'échec des premières tentatives de commercialisation de la montre complète et l'hémorragie des artisans combiens attirés par l'extérieur ramenèrent la Vallée de Joux sous le joug genevois. En outre, la suppression des maîtrises en 1776 favorisa la division du travail en parties spéciales et accentua par là la dépendance des centres de production disséminés face à leur distributeur. [...] Le métier et les finesses de l'assemblage des

³⁴ Registre de la maîtrise..., *op. cit.*

³⁵ C'est en tout cas l'estimation qu'en fait NICOLE, Jacques-David, «Recueil historique sur l'origine de la vallée du Lac-de-Joux, Lausanne, 1840», in *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, tome 1, Lausanne, 1841, p. 497.

³⁶ JEQUIER, François, «Les relations économiques entre Genève et la Vallée de Joux des origines à nos jours», in *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, tome 15, 1973, p. 111.



pièces constitutives de la montre complète s'oublent vite. Les jeunes gens ne font plus l'effort de suivre un apprentissage complet et chacun se voua à une partie spécifique. Ainsi, comme la plupart des horlogers combiers ne connaissent ni l'échappement, ni la terminaison, ils furent condamnés à fournir l'horlogerie genevoise et neuchâteloise de mouvements bruts, de cadrans et de pignons. »³⁷

Quel est exactement le chemin que suit David III dans ce nouveau contexte, lui qui avait été formé dans une conception strictement artisanale de l'horlogerie, on l'ignore. Comme on ignore quelle est la formation donnée à ses enfants³⁸. On retrouve toutefois la famille Rochat, plus particulièrement David III et son fils aîné François, dès 1796, toujours au Brassus. David III a 50 ans et semble avoir accédé à un certain statut, il occupe en tout cas la charge d'assistant consistorial en 1796³⁹. François a un peu plus de 20 ans, il est marié, vient d'avoir une fille, et travaille avec son père. Ses frères et sœurs, notamment Frédéric et Samuel, n'apparaissent jamais nommément dans les échanges professionnels qui sont conservés. Ils habitent toujours « Chez Pierrotton », tout en ayant acquis une seconde maison, en face. Les registres paroissiaux les déclarent comme horlogers, mais pour autant que l'on puisse en juger, leur activité s'est orientée davantage vers la mécanique. Ils sont en effet cités comme ouvriers de Jacob Frisard (1753-1810), lui-même principal collaborateur de Jean Frédéric Leschot (1746-1824) à Genève, à qui l'on doit la poursuite de l'œuvre des fabricants d'automates Jaquet-Droz père et fils après leur décès respectif

en 1790 et 1791⁴⁰. À un moment impossible à établir, la famille a donc de toute évidence bifurqué vers une production plus mécanique qu'horlogère, probablement dans le souci d'échapper aux difficultés de l'horlogerie. Jequier relève que, pratiquement au même moment, la fabrication de boîtes à musique apparaît comme un « produit de substitution » par rapport au marasme dans lequel se trouve l'horlogerie « classique »⁴¹. Nous verrons qu'il existera de nombreux liens entre les fabricants de boîtes à musique de la Vallée, la famille Rochat et Leschot, mais il est bien difficile de savoir si cette spécialité s'est développée sous l'influence des Jaquet-Droz ou de manière plus autonome pour ensuite s'en rapprocher. Fait important à souligner, cette activité a placé les Rochat dans la dépendance de Genève. À partir des années 1790, ils se retrouvent donc intimement associés aux aléas de la société des Jaquet-Droz, qui vit alors ses dernières années. Il n'est toutefois pas exclu qu'ils aient eu d'autres clients à la Vallée ou ailleurs, mais aucune trace n'en a été découverte à ce jour.

L'activité des Rochat tourne autour de la production de pièces de mécanisme (rouages, platines, etc.) pour oiseaux chanteurs. Rappelons que les oiseaux chanteurs mécaniques couplés à une serinette, un petit orgue portatif, suscitent un engouement très marqué dans la bonne société dès le milieu du XVIII^e siècle, où ils remplacent les vrais serins qui animaient les salons jusque-là. Cet engouement participe de l'esprit des Lumières et de l'attrait exercé par tous les essais de copie mécanique de la nature, qui explique aussi, de façon générale, le succès rencontré par les automates des Jaquet-Droz. Ceux-ci, secondés par Leschot et Frisard, apporteront un progrès

³⁷ JEQUIER, François, « Les relations économiques entre Genève et la Vallée de Joux... », *op. cit.*, p. 111-112.

³⁸ Une exploration des archives de la commune du Chenit pourrait peut-être apporter quelques compléments d'information. Un travail qui n'a pas pu être mené dans le cadre restreint de cet article.

³⁹ ACV, Eb 126/5 p. 163.

⁴⁰ Pour une histoire détaillée sur les Jaquet-Droz, voir *Automates et Merveilles, Chefs-d'œuvre de luxe et de miniaturisation*, Musée d'horlogerie du Locle, Château des Monts, Neuchâtel : Éditions Alphil, 2012 et BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur...*, *op. cit.*

⁴¹ JEQUIER, François, « Les relations économiques entre Genève et la Vallée de Joux... », *op. cit.*, p. 113-114.

technique notoire au mécanisme des oiseaux chanteurs avec l'invention du piston coulissant, qui remplace les différents tuyaux d'orgue. Réduisant le volume du mécanisme et permettant un meilleur rendu du chant de l'oiseau, cette invention va faire des Jaquet-Droz les maîtres de la production d'oiseaux chanteurs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ces petits automates prennent place dans des cages suspendues, imitant les vraies cages à oiseaux, mais aussi dans de nombreux autres objets, horloges, cartels, pendules, vases avec faux bouquets et surtout tabatières. La mode des oiseaux chanteurs est en effet fortement associée à la vogue des tabatières, objets courants à l'époque du tabac à priser et qui vont occuper une place centrale dans les salons depuis le XVIII^e siècle jusqu'à l'invention du cigare et de la cigarette au milieu du XIX^e siècle. Objets utilitaires autant que décoratifs, les tabatières s'ornent d'émail, de musiques, d'oiseaux, de perles, de feuilles d'or, etc. selon les goûts des clients et l'imagination de l'artisan⁴². La production de ces objets pour des clients chinois, anglais ou turcs constitue le fonds de commerce des Jaquet-Droz et, à leur décès, de Leschot, qui décide de poursuivre cette activité.

Située en marge de l'horlogerie, elle dispose de son propre réseau d'artisans, d'ouvriers, d'orfèvres, d'émailleurs, de boîtiers, de faiseurs de ressorts, etc. Le nombre de proches collaborateurs de Leschot s'avère toutefois relativement réduit si l'on en juge à sa correspondance : Jacob Frisard à Genève, son frère Tite Leschot à La Chaux-de-Fonds, les frères Himely à La Neuveville, Rémond et Lamy à Genève, Engel à Court et quelques autres en font partie. Frisard y occupe une place particulière. Né à Villeret dans l'Évêché de Bâle, il grandit au sein d'une nombreuse fratrie, qui constituera l'un des premiers ateliers familiaux de blanquiers de l'Erguël dans

le courant des années 1770. Jacob quitte très tôt sa famille pour se rendre à Turin, sans que l'on en connaisse la raison. Il s'y marie et y passe plus de dix ans. Il s'installe à Genève vers 1784, où il collabore avec les Jaquet-Droz et Leschot, qu'il pourrait avoir rencontrés durant sa jeunesse en Erguël. Frisard participe étroitement à la réalisation des mouvements de la plupart des pièces produites, dont celle des oiseaux chanteurs, et semble avoir été associé de très près à un certain nombre d'améliorations et d'inventions, dont celle du piston coulissant. Il détient donc un savoir-faire très précieux que Leschot essaie de protéger⁴³. Frisard n'en sous-traite pas moins une bonne partie de son travail, les parties les plus simples en tout cas, à plusieurs artisans du Brassus bien connus : François Rochat et son père, Henry Daniel Capt, Isaac Daniel Piguet et, enfin, Louis Golay, qui lui-même semble travailler avec Philippe Samuel Meylan. Dans l'ombre de Leschot, un ensemble de Combiens se profile dans la fabrication de mécanismes de pièces à musique, que l'on retrouvera par la suite.

Les troubles politiques de la période révolutionnaire mettent à mal tant les relations entre la Vallée de Joux et Genève que la production de l'entreprise Leschot. Frisard rentre à Bienne en 1792, craignant l'arrivée des troupes françaises après l'annexion de la Savoie. L'éloignement freine les échanges et les difficultés de communication obligent Leschot à correspondre par écrit avec la plupart de ses fournisseurs. C'est grâce à cette correspondance que nous disposons de quelques informations sur la collaboration entre les Rochat et Frisard. Dans les lettres adressées à ce dernier, Leschot recourt à l'expression « votre ouvrier Rochat » ou « votre ouvrier de Joux, Rochat », pour parler de François, à qui il règle des traites au nom de Frisard. Celui-ci lui fournit également de l'outillage.

⁴² Pour plus de détails sur l'histoire des oiseaux chanteurs, voir BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur...*, *op. cit.*, dont est tiré l'essentiel de ces informations.

⁴³ Pour davantage de détails sur Jacob Frisard, voir par exemple BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur...*, *op. cit.*

*« Votre ouvrier Rochat est venu faire 1 tournée à Genève et en me faisant 1 visite, il me pria de vous dire lorsque je vous écrirai... de ne pas oublier de lui envoyer au plutot 2 petites vis sans fin. »*⁴⁴

François, tout comme Louis Golay, transmettent aussi des références d'horlogers à Leschot.

*« Veuillez faire mes compliments à M. Golay. Je le remercie comme je vous remercie aussi pour votre soin à me procurer quelqu'un pendant quelque tems chez moi pour des horloges. J'ai trouvé pour le présent ce que j'avais besoin, cependant si le cas se requiert, je me prévaudrai de votre bonne volonté et de celle de M. Golay et nous verrons par la suite s'il y aura moyen de s'entendre... »*⁴⁵

On ignore comment les Rochat sont entrés en relation avec Frisard, mais cette relation dépasse le lien strictement professionnel, puisque celui-ci sera également parrain à deux reprises d'un enfant Rochat, d'abord le fils de François (Jacob François Ami en 1804), ensuite la fille de Frédéric (Marianne Caroline en 1808).

À Bienne, il semble que Frisard cherche à voler de ses propres ailes et à se retirer de la collaboration avec Leschot. En 1793, il renvoie tous ses ouvriers pour travailler seul. Dès 1797, Leschot se voit obligé de recourir en direct à Louis Golay pour le remplacer, mais des problèmes surviennent dans leurs échanges et il renonce à lui faire de nouvelles demandes dès le début de 1802. Tout cela alors que la situation économique de la ville ne cesse de se dégrader en raison du blocus que lui impose la France depuis 1792. Les marchés internationaux se ferment provoquant faillites et chômage. Leschot doit faire face à la faillite de deux de ses clients anglais en 1891 et 1897.

La frontière politique qui s'érige avec l'intégration de Genève à la France en 1798 vient finalement couper la ville de ses fournisseurs, vaudois notamment, entravant la production. Les pièces doivent passer en contrebande. La famille Rochat subit le contrecoup de la situation tant de Leschot que du contexte général. En janvier 1796, une lettre de Leschot à Frisard mentionne que :

*« Votre ouvrier de Joux, nommé Rochat, conjointement à son père, me sont venus demander de vos nouvelles; comme vous étiez incommodé je leur fis part de ce que vous m'avés appris et ils l'avaient présumé sur votre long silence envers eux, ils demandaient s'il n'y aurait pas moïen de les occuper, ils étaient en ce moment à bras croisés, mais vous comprenez bien, mon cher ami, que je n'avais rien à leur faire faire. »*⁴⁶

C'est toutefois aussi en raison de ces difficultés qu'une collaboration directe finit par s'instaurer entre les Rochat et Leschot; à partir de 1802, année qui correspond à la reconnaissance par la France de l'importance des relations avec l'Helvétie et à la légalisation des échanges entre l'horlogerie genevoise et la Vallée de Joux, Leschot s'adresse officiellement à David Rochat & Fils au Brassus pour passer commande et ouvre un compte à leur nom. Il leur demande de produire les mêmes pièces que celles de Frisard, comme en témoigne l'une de ses premières lettres :

*« Veuillez me dire si vous pouvez m'établir le plus promptement possible 2 rouages, mouvements à 3 platines pour cartel du même modèle que ceux que vous faisiez à M. Frisard, ouvrage bien soigné et fidèle, et même mieux que ceux que lui faisiez et quel en serait le juste prix. »*⁴⁷

⁴⁴ Lettre de F. Leschot à J. Frisard, 29 décembre 1797, BGE, Fonds: Papiers de la famille Leschot, Correspondance.

⁴⁵ Lettre de F. Leschot à D. Rochat, 3 mai 1796, BGE, Fonds: Papiers de la famille Leschot, Correspondance.

⁴⁶ Lettre de F. Leschot à J. Frisard, 17 janvier 1796, BGE, Fonds: Papiers de la famille Leschot, Correspondance.

⁴⁷ Lettre de F. Leschot à D. Rochat, 26 février 1802, BGE, Fonds: Papiers de la famille Leschot, Correspondance.

Si l'on en juge à la comptabilité de Leschot, la collaboration durera au moins jusqu'en 1807, avec une concentration de l'activité sur les années 1802 à 1805. Oiseaux, rouages, cylindres, platines, mouvements pour cartels, tabatières, lyres, horloges, etc., les commandes passées aux Rochat sont relativement diverses et reflètent la production de Leschot. Celui-ci occupe clairement le statut d'établissement et sa correspondance donne une petite idée des relations entre un établissement et ses fournisseurs, Leschot se faisant tantôt pressant sur les délais, tantôt négociant les prix, organisant le transfert des pièces aux différents fournisseurs, accélérant parfois ces transferts pour gagner du temps, négociant avec ses clients, etc.

Tant à Genève qu'à La Vallée, les affaires ne semblent pas s'améliorer pour autant. L'horlogerie genevoise s'effondre :

*«La situation empira pour passer pour désespérée dans les années 1810-1812. Des cinq mille horlogers et bijoutiers genevois, un tiers à peine trouvait encore du travail. Les salaires s'effondrèrent. Dans les années 1780 à 1786, le gain journalier d'un horloger genevois pouvait s'élever jusqu'à 12 francs; en 1812, il était tombé à 2 et 4 francs selon le genre de travail.»*⁴⁸

La fabrication de Leschot se situe certes un peu en marge de ces événements, mais elle rencontre elle aussi des difficultés. Alors que la famille Rochat cherche à imposer ses prix, Leschot lui répond : *«Si vous voulez que nous fassions qqe affaires ensemble, il faut être plus traitable sur le prix»*⁴⁹. Et dès 1805, la correspondance trahit de réels problèmes :

«J'ai encore eu des nouvelles hier, que ces mécaniques ne peuvent se placer qu'à un rabais considérable en raison du peu de demandes et de la quantité des concurrents

*qui établissent à tous prix et le fait est si vrai que je peux me procurer ici les mêmes pièces aussi bon ouvragées au prix que je vous [notte?] ci-dessus et je n'ai ni soucis ni frais ni risque pour l'entrée, etc. Je ne demanderais pas moins que de pouvoir vous la payer comme précédemment, mais il faut aller comme les affaires vont ou tout abandonner.»*⁵⁰

La baisse de la demande, l'installation de concurrents péjorent son activité qui déclinera peu à peu après 1807. La concurrence à laquelle fait allusion Leschot renvoie probablement à l'arrivée de nombreux Combiers à Genève. En effet, lâchés par Frisard, bloqués par la fermeture des frontières, ils sont plusieurs à avoir convergé vers Genève pour se rapprocher de leurs établissements, mais aussi pour tenter leur chance tout seuls. C'est, semble-t-il, le cas d'Henry Daniel Capt et de son beau-frère Isaac Daniel Piguet qui partent pour Genève aux alentours de 1800. Spécialistes tous deux des mécanismes de montres et autres objets à musique, ils créent une société en 1802, orientée vers ce type de fabrication. Il n'est pas exclu que les Rochat travaillent déjà pour elle à ce moment-là (nous la verrons réapparaître un peu plus tard). Bailly mentionne une procuration adressée à Henry Capt en 1803 par David Rochat et fils pour toucher une somme d'argent des négociants Mallet et Leduc de Genève⁵¹. Bailly ne cite malheureusement pas ses sources et nous n'avons pas pu retrouver cette lettre. Ce serait la seule indication que nous aurions de la présence d'autres clients que Leschot.

En tous les cas, le réseau développé par les Jaquet-Droz, Leschot et Frisard à la Vallée est en train de conquérir son indépendance.

⁴⁸ JEQUIER, François, « Les relations économiques entre Genève et la Vallée de Joux... », *op. cit.*, p. 113.

⁴⁹ Lettre de F. Leschot à D. Rochat, 9 décembre 1802, BGE, Fonds : Papiers de la famille Leschot, Correspondance.

⁵⁰ Lettre de F. Leschot à D. Rochat, 27 mars 1805, BGE, Fonds : Papiers de la famille Leschot, Correspondance.

⁵¹ BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur...*, *op. cit.*, p. 213.

Dans la famille Rochat elle-même, d'autres personnes avaient déjà répondu à l'appel de Genève. Le fils de David II, David IV, y est établi depuis la fin des années 1880 et y acquiert la bourgeoisie le 11 mai 1791⁵². Il s'associe tour à tour avec Alexandre Ami Monnier en 1789, puis Daniel Aguiton le 1^{er} avril 1790 pour le commerce d'horlogerie et de bijouterie⁵³. Leur cousin, Jacques Louis, fils de Gamaliel et d'Henriette, horloger, rejoint Genève en 1805⁵⁴. Nous verrons que d'autres suivront.

Les informations de Leschot et le mouvement général poussent sans doute la famille Rochat à réfléchir et à s'orienter vers la décision de se rapprocher elle aussi de la ville du bout du lac. À l'été 1808, François et Frédéric quittent la Vallée; le premier est enregistré à Genève le 4 juillet 1808, le second un mois plus tard, le 9 août⁵⁵. Leur père emprunte 2 800 francs le 7 décembre à ses cousins, les fils de Jacques II, peut-être pour financer le départ de ses fils ou pour régler quelque dette en cette période difficile⁵⁶. Les deux frères ont alors une trentaine d'années, ils sont mariés et tous deux ont trois enfants. Ils laissent toutefois leur famille au Brassus et tentent l'expérience seuls⁵⁷. Une période de transition commence dans l'activité de la famille Rochat.

Les premiers séjours à Genève

Plutôt que d'une installation à Genève, il serait plus juste de parler pour les années 1808 à 1812 d'une suite de séjours temporaires. Selon le registre des permis de

séjour⁵⁸, les frères Rochat commencent par y passer une année, entre juillet-août 1808 et le 15 juillet 1809, date à laquelle ils quittent Genève (probablement pour rentrer à la Vallée de Joux). Ils y reviennent au printemps suivant, soit début avril 1810, et repartent en septembre, pour plus d'une année cette fois. Apparemment, il faut attendre le 29 avril 1812 pour les voir effectuer un retour définitif, accompagnés de toute leur famille. Le recensement de 1812 mentionne en tout cas la présence des deux familles, celle de Frédéric et Louise et de leurs quatre enfants (Henriette, Louis, Antoine et Caroline qui vient de naître), ainsi que celle de François et Charlotte avec leurs trois enfants (Louise, Françoise et Ami)⁵⁹. Quant à Samuel, il pourrait être arrivé un peu plus tardivement. Le 24 juillet 1813, les trois frères établissent par écrit et devant notaire une procuration à l'intention de David Reymond pour la gestion de tous leurs biens au Brassus, ils se déclarent comme habitant tous Genève⁶⁰. Dans le recensement de 1816, Samuel réside avec les autres membres de la famille.

Manifestement, Frisard, encore lui, semble jouer un rôle dans ce déménagement, puisque, si l'on en croit les indications du registre des permis, les deux frères occupent dès leur première arrivée en 1808 le logement qu'il a laissé à Genève. Situé dans la maison Roux, aux Terreaux de Chantepoulet 39 (actuellement Chantepoulet 25), cet appartement offre aux Rochat un pied-à-terre au cœur du quartier populaire de Saint-Gervais, là où vit et travaille la majorité des horlogers de la Fabrique, ainsi que la plupart des immigrés combiens. Saint-Gervais représente alors la porte d'entrée du côté helvétique de la ville à un moment où existent encore

⁵² LBG, 1897, p. 473.

⁵³ PATRIZZI, 1996, p. 346 (Rochat & Monnier); AEG, Comm. D 2, p. 69 (Rochat & Aguiton).

⁵⁴ AEG, Recensement de 1816.

⁵⁵ AEG, Registre des permis de séjour, ADL H 13.

⁵⁶ ACV, K XIX 12/2, p. 263.

⁵⁷ Selon les informations contenues dans AEG, Registre des permis de séjour, ADL H 13.

⁵⁸ AEG, Registre des permis de séjour, ADL H 13.

⁵⁹ AEG, Recensement de 1812.

⁶⁰ L'original de ce document cité par plusieurs sources (dont BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur...*, *op. cit.* et SALUZ, Eduard C., «L'énigme des Frères Rochat»..., *op. cit.*) n'a pas été retrouvé.



La maison Roux à la Rue Chantepoulet 25, où ont habité et travaillé les frères Rochat. Ici pendant sa première restauration vers 1900. © Frédéric Boissonnas, Jacques Mayor, Camille Martin, Max van Berchem, Les anciennes maisons de Genève : relevés photographiques, Genève : [s.n.], 1897-1907.

les fortifications à la hauteur de Cornavin. Le quartier se résume à quelques rues, notamment celles de Coutance, du Cendrier, du Chevelu (actuelle rue Rousseau), des Terreaux du Temple et de la place Saint-Gervais.

La maison dans laquelle ils habitent n'est pas quelconque. Très imposante, elle avait été construite quelques années plus tôt par le peintre sur émail David Étienne Roux (1758-1832), fils de Jean Marc (1735-1812) et frère de Philippe Samuel Théodore (1756-1805), tous deux également peintres sur émail. Bien que conçue, selon les

vœux de Roux, pour n'y abriter que des ouvriers de la Fabrique, elle avait des allures relativement inhabituelles pour l'endroit :

« Ses proportions généreuses et son allure palatiale, plus perceptible à l'époque où les Terreaux de Chantepoulet ne formaient pas encore un alignement continu, conféraient à cet édifice une force symbolique comparable à celle des hôtels de la rue des Granges, qui dominaient la porte Neuve. Si ces derniers incarnaient la puissance bancaire de la République, née à l'orée du XVIII^e siècle, la

maison Roux, édifiée en pleine période révolutionnaire, devait signifier la vitalité du quartier populaire de Saint-Gervais et la prospérité de la Fabrique genevoise.»⁶¹

À l'instar de bien d'autres bâtiments du quartier, la maison Roux comportait à ses étages supérieurs un ensemble de cabinets, ces fameux ateliers, où travaillaient le maître horloger et quelques compagnons. Elle abrite de nombreux locataires, la plupart liés à la Fabrique, et réunit notamment tout ce que la ville compte de plus réputé dans le domaine de la peinture sur émail. On sait que Jean-Louis Richter (1769-1840) y réside depuis 1797 au moins. Formé par les frères Roux, il a collaboré à certaines œuvres des Jaquet-Droz. On y retrouve aussi Joseph Cabanel (1746-1838), associé pendant quelques années, avec Richter, de Jean Marc Roux. David Étienne Roux habite lui-même au 2^e étage jusqu'en 1832, avec ses beaux-parents Constantini⁶². Toutes ces personnes sont actives dans la décoration de montres, bijoux, tabatières, bonbonnières, etc. Manifestement, Frisard y détenait également un logement, relativement luxueux si l'on en croit les informations des recensements, suffisamment vaste en tout cas pour accueillir par la suite deux familles. David Étienne Roux aurait, selon certaines sources non vérifiées, travaillé pour Frisard. Celui-ci offre donc aux frères Rochat un rapprochement on ne peut plus stratégique avec des artisans œuvrant dans la même spécialité, voire dans le même réseau qu'eux.

Les Rochat ne sont pas non plus totalement dépayés. À la rue du Temple, on rencontre leurs deux cousins,

les fils de Gamaliel, Jacques Louis qui a été rejoint par François Nicolas, arrivé en février 1808. Ils habiteront ensuite avec leurs familles rue Coutance 74 et rue du Chevelu 46, soit à quelques mètres des Rochat. Isaac Daniel Piguet réside, lui, à la rue du Chevelu 45, tout près lui aussi de la maison Roux. Les Rochat hébergent eux-mêmes deux autres frères Rochat, Louis et François de L'Abbaye, venus en octobre 1810. Horlogers-mécaniciens eux aussi, ils profitent de l'appartement pendant l'absence des Rochat, effectuant, François en tout cas, des va-et-vient avec la Vallée pour revenir définitivement en avril 1812. Ils vivront quelque temps tous ensemble à la maison Roux. On voit ainsi comment les différents ressortissants combiers convergent vers Genève durant cette période difficile et s'appuient, comme tout migrant, sur ceux qui les ont précédés pour trouver un premier logement avant de s'installer plus durablement.

Quelle est l'activité de la famille Rochat durant ces quatre années? On l'ignore pour l'essentiel. Le 12 avril 1812 figure une mention des frères Rochat dans la comptabilité que Leschot établit pour son fils Frédéric. On peut y lire :

« Livré une paire de mouvements et jeux de tabatière à oiseaux non compris le taillage des cylindres. Payé aux frères Rochat pour le finissage, payé pour le montant des boîtes en argent selon le compte de Remond et Cie. »⁶³

Il faut en déduire que Leschot exerce encore une certaine activité, à laquelle la famille Rochat reste liée. Il existe également une pièce prestigieuse, un nécessaire avec oiseaux et musique, signée des Rochat pour l'oiseau, de Piguet & Capt pour le mouvement musical et de G. Rémond pour la boîte. Une réalisation que les collectionneurs datent de 1815 environ⁶⁴, mais qui

⁶¹ WINIGER-LABUDA Anastazja, « Saint-Gervais au XVIII^e siècle », in *Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève*, tome 2, Genève, Saint-Gervais : du bourg au quartier, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 2001, p. 45.

⁶² WINIGER-LABUDA Anastazja, « L'ancienne maison Roux, Rue de Chantepoulet 25 » in *Les monuments d'art...*, p. 361.

⁶³ Comptabilité de F. Leschot, BGE, Fonds : Papiers de la famille Leschot.

⁶⁴ Voir par exemple, BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur...*, op. cit., p. 244.



Cage avec oiseaux chanteurs, horloge sonnant les quarts d'heure et boîte à musique. Or et émail. Poinçons FR et P&M 1191 (vers 1825).
© Musée national suisse, LM-30010.

pourrait remonter au début des années 1810, puisque l'association entre Piguet et Capt s'arrête en 1811. Il n'est donc pas exclu que les Rochat aient continué à travailler avec Leschot lui-même ou avec certains membres de son réseau, le boîtier Rémond, les émailleurs Roux et Richter, ainsi qu'avec Capt & Meylan.

L'installation définitive en 1812 ne constitue sans doute pas un complet hasard. Cette date peut être mise en relation avec plusieurs autres. Celle du décès de leur père d'abord, le 19 avril 1812, soit dix jours avant

leur arrivée à Genève, la fin supposée de l'activité de Leschot ensuite, que l'on situe d'ordinaire vers 1811 et qui prive les Rochat de leur établissement, le décès subit de Frisard en 1809, qui leur laisse vraisemblablement l'appartement. Les relations et les structures dans lesquelles s'étaient inscrits les Rochat disparaissent en quelques années et il leur appartient dès lors de renouveler leur réseau. Le contexte politique commence lui-même à s'avérer plus favorable. L'année 1812 marque le début de l'affaiblissement de la présence française, avec l'enchaînement des défaites de son armée depuis le retour de Russie en hiver 1812. Fin 1813, les troupes françaises quittent la ville et, en 1815, Genève devient canton suisse. Les relations avec la Suisse se normalisent. Sur le plan économique, la fabrication d'oiseaux chanteurs, boîtes à musique et autres produits de luxe semble avoir mieux traversé la crise que l'horlogerie proprement dite: «*Même en pleine crise, la peinture sur émail avait conservé son éclat artistique, livrant à des cours européennes ou à l'Extrême-Orient de magnifiques produits*»⁶⁵. Tous ces éléments encouragent sans doute les nombreuses initiatives qui se font jour alors dans ce domaine. Philippe Samuel Meylan décide par exemple de rejoindre Genève. Il arrive le 19 octobre 1812 et est hébergé par Isaac Daniel Piguet à la rue du Chevelu 45. Les deux hommes s'associent pour former Piguet & Meylan⁶⁶. Une autre société est lancée le 26 octobre 1814 par Louis et François Rochat ainsi que Pierre Daniel Campiche sous le nom de «Frères Rochat et Cie» pour la «*fabrication d'horlogerie à mécaniques*». Cette appellation n'a cessé de semer le trouble quant à l'identité réelle de ses fondateurs. L'hypothèse la plus plausible actuellement est qu'il s'agit de Louis et

⁶⁵ BABEL, Antony, *La Fabrique genevoise*, Neuchâtel & Paris: Éditions Victor Attinger, 1938, p. 75.

⁶⁶ La date habituellement retenue pour cette association est 1811; elle pourrait être un peu plus tardive.

François Rochat de L'Abbaye, colocataires de la maison Roux. On les retrouvera à plusieurs adresses, dont la rue du Cendrier 109, dès les années 1820. Le choix de la famille Rochat s'inscrit manifestement dans le nouvel élan qui semble accompagner la Restauration.

L'installation définitive à Genève (1812-1830)

La période qui commence en 1812 représente la plus connue des frères Rochat, en général la seule que les auteurs prennent en compte. Paradoxalement, les sources disponibles ne sont pourtant pas les plus nombreuses et beaucoup d'incertitudes demeurent encore.

Saluz, en se fondant sur la production des frères Rochat, considère les années 1815 à 1826 comme les plus fastes⁶⁷. Les quelques indications que nous donnent les recensements successifs de la population genevoise entre 1812 et 1843 semblent venir confirmer cette hypothèse, tout en permettant de la nuancer quelque peu.

Dans celui de 1812, les deux frères se déclarent horlogers, alors que Louis et Antoine, les deux fils de Frédéric, âgés de 17 et 12 ans, figurent comme apprentis horlogers. Henriette, la fille aînée, exerce quant à elle le métier de dentellière. Tout porte à croire que les deux frères travaillent ensemble, avec l'aide d'Antoine et de Louis, alors que les femmes et les filles se livrent à des activités complémentaires. À cette date, nous ne sommes manifestement pas encore en présence d'un grand atelier.

Quatre ans plus tard, en 1816, l'image que nous offre le recensement se révèle fort différente. Les compétences se sont diversifiées: François et Frédéric sont inscrits comme mécaniciens, tandis que Samuel, Louis (21 ans) et Henriette (19 ans) se présentent comme horlogers. Antoine n'a pas de métier précisé et les deux filles de

François (Louise 20 ans et Françoise 16 ans) figurent comme polisseuses. Nous sommes ici en présence de la configuration classique d'un atelier familial à domicile, où tous les membres sont mobilisés, les hommes se partageant les activités principales avec l'appui des femmes et des filles pour les tâches plus secondaires. Contrairement à 1812, l'accent est mis clairement sur la pratique de la mécanique pour les deux frères.

Au tournant des années 1820, l'organisation semble prendre une nouvelle orientation. D'après le recensement de 1822, Louis et sa femme ont emménagé dans un appartement séparé, mais toujours dans la maison Roux, au deuxième étage, alors que François habite au quatrième. Henriette s'est mariée et a quitté la famille. Frédéric, en revanche, a déménagé avec sa femme et ses deux autres enfants Antoine et Caroline à la Rue Coutance 76, où il résidera jusqu'à son décès. Ami est rentré à la Vallée de Joux pour faire son apprentissage, il reviendra en 1823⁶⁸. On perd la trace de Samuel. Frédéric, François, Louis et Antoine se déclarent tous mécaniciens et fabricants de pièces à musique; Frédéric dit toutefois travailler seul, alors que François apparaît comme chef d'atelier, avec Louis et Antoine comme ouvriers. On peut donc supposer que l'atelier principal demeure aux Terreaux de Chantepoulet.

En 1828, la nouvelle configuration s'affirme. Antoine, Louis et Samuel ont rejoint Frédéric à la rue Coutance 76, alors que François et Ami conservent leur activité aux Terreaux. L'un et l'autre frère sont cités comme travaillant chacun chez lui. En parallèle, l'*Indicateur genevois* qui paraît dès 1826, donne la mention de «Rochat frères, rue Coutance 76» et «Rochat François, fab. d'objets d'oiseaux et horlogeries diverses»⁶⁹.

⁶⁸ Source: AEG, C5, p. 428.

⁶⁹ *Indicateur genevois contenant les noms et demeures des fabricans, négocians, propriétaires et rentiers, et des principales autorités*, Genève: Barbezat et Delarue, 1826. Cet indicateur paraîtra à plusieurs reprises entre 1826

⁶⁷ SALUZ, Eduard C., «L'énigme des Frères Rochat»..., *op. cit.*

L'appellation « Rochat frères », dont c'est la première apparition officielle, renvoie donc plutôt à l'atelier de la rue Coutance autour de Frédéric, qui semble s'orienter aussi vers l'établissage. Dès 1828, « Rochat frères » est associé à « établisateurs d'horlogerie », alors que la fabrication d'oiseaux reste le fait de François et de son fils. François, Ami, Frédéric et Antoine se déclarent toujours horlogers-mécaniciens, alors que Louis et Samuel recourent au terme d'horloger.

Toujours selon Saluz, entre 1815 et 1826, près de 600 pièces auraient été fabriquées. Cette grande production correspondrait donc au temps où le centre de l'activité se situe autour de François à la maison Roux. Les raisons du déplacement progressif de l'atelier autour de Frédéric à la rue Coutance, dès le milieu des années 1820, ne sont pas connues. Il pourrait s'agir certes d'une séparation, comme on l'a souvent mentionné, mais il n'est pas exclu non plus qu'il s'agisse d'une passation de témoin, François décédera en 1836 et Ami abandonnera assez rapidement la production d'oiseaux, ou encore d'une tentative de réorientation de leur activité, voire, momentanément au moins, d'une forme de division du travail. À considérer le type d'objets fabriqués, on constate en tout cas une évolution de leur statut dans le réseau de production. La majeure partie de leurs produits durant la période 1815-1826 consiste en oiseaux chanteurs pour des tabatières. Les plus anciennes sont équipées d'une boîte à musique, voire d'une horloge, décorées d'émail et de perles, les plus récentes sont plus sobres, sans musique ni horloge ni émail. Les autres produits où interviennent les frères Rochat, vases, pistolets, montres de poche, nécessaires de couture, pommeau de canne, miroirs, cages, etc., constituent souvent les réalisations les plus remarquables, mais elles restent marginales.

Jusqu'au milieu des années 1820, tout porte à croire que les Rochat gardent un rôle de fournisseurs et se spécialisent dans un produit, l'oiseau chanteur, dans lequel ils excellent. Saluz considère d'ailleurs qu'ils avaient établi une sorte de monopole pour ce produit.

Ils semblent d'abord collaborer avec le réseau hérité de Leschot et avec les Combiens installés à Genève. Certaines pièces, parmi les plus prestigieuses, sont réalisées en collaboration avec Piguet & Meylan, dont la cage avec deux oiseaux chanteurs, comprenant aussi une horloge sonnante les quarts d'heure, une musique et un automate avec figurines, conservée au Musée des automates à musique de Seewen. Les Rochat y signent le mécanisme des oiseaux et de l'horloge, les autres mécanismes étant de Piguet & Meylan. L'un des fameux pistolets (n° 236) fabriqué vers 1815 est également fait avec Piguet & Meylan. On retrouve également la marque de leur poinçon associée à des émaillages attribués à Jean Louis Richter ou à Jean Abraham Lissignol (1749-1819), élève et associé, comme J. Cabanel, de Jean Marc Roux. Une pendule (n° 676) en forme de vase avec oiseaux et musique est réalisée avec Nicole Frères en 1824. Originaires eux aussi de la Vallée, ils passent pour être les spécialistes du mouvement musical et parmi les meilleurs fabricants de boîtes à musique. À chaque fois, la signature «FR» apparaît sur les platines ou le mouvement des oiseaux ce qui renforce l'idée qu'ils restent concentrés sur cette production spécifique.

À partir du milieu des années 1820, ce réseau s'étirole. En 1820, le boîtier Rémond cesse son activité, voire décède, on ne le sait pas exactement ; le peintre Lissignol décède en 1819. Piguet & Meylan arrêtent eux-mêmes en 1828. Il n'est peut-être pas étonnant que les tabatières les plus récentes n'incorporent plus ni musique ni émail, les collègues attirés des Rochat pour l'émail et les boîtes à musique s'étant retirés ou ayant disparu dès la seconde moitié des années 1820. D'autre part, un élément troublant réside dans le fait que le décès de

et 1860. Son nom évolue au fil des années. Il devient le *Nouvel Indicateur de la ville de Genève et de la Banlieue* en 1857 et l'*Almanach d'adresses pour le commerce et l'industrie de la Ville de Genève* en 1860.



«La leçon de chant». Tabatière à deux oiseaux dont le boîtier en or 18ct est incrusté de perles et diamants. Frères Rochat, N° 120 (1818).

© Photographie, site internet www.freres-rochat.com (16.12.2015).



Pistolet double canon à oiseau chanteur, or 18ct, perles et émail, réalisé par les frères Rochat pour un riche acquéreur chinois (1820).

© Photographie site internet www.freres-rochat.com (16.12.2015).

Leschot en 1826 correspond à la date qui voit émerger «Rochat frères». Peut-on supposer que Frédéric et, dans une moindre mesure, Samuel aient tenté de passer à la fabrication d'autres parties que les oiseaux, voire de reprendre le rôle d'établisseurs après la disparition de leurs principaux clients? Cela n'est pas impossible, c'est en tout cas une évolution plausible de l'atelier. Cette transition pourrait expliquer la superposition, en 1826 toujours, sur le célèbre vase n° 576, conservé au Musée de Seewen, des signatures «Frères Rochat» avec celle, habituelle, de «FR» et celle de Bautte & Moynier. Cette dernière renvoie clairement à l'établissement, la mention «FR» du mécanicien se retrouve sur la platine du mouvement de l'oiseau, alors que celle des «Frères Rochat» se situe sur le socle. Les «Frères Rochat» pourraient avoir apporté un complément de fabrication, comme l'horloge ou la musique, ou avoir terminé cette pièce commencée avec leur frère.

En tous les cas, rien ne permet de dire que le nom «Frères Rochat» ou «Rochat frères» ait été utilisé avant, autrement que de manière informelle, et il disparaît des annuaires à la fin des années 1830, après la mort de François. Ces appellations que l'on a retenues jusqu'à nos jours ne semblent avoir connu qu'une courte vie officielle. De même, si les frères Rochat ont pratiqué une activité d'établisseurs, elle est loin d'être exclusive. Plusieurs pièces signées «FR» portent également le nom d'établisseurs réputés, actifs entre 1825 et 1830, ce qui tendrait à penser qu'ils ont effectivement cherché à trouver de nouveaux clients à partir de ce moment-là. Parmi ces noms, on retrouve Bautte & Moynier déjà cité (activité de 1826-1831), C.B. Freundler (de 1828-1831) ou Capt et Freundler (de 1827-1830).

Les années 1825-1830 correspondent aussi à l'apparition de la nouvelle génération: Ami, d'une part, qui réalise des pièces à oiseaux à son nom jusqu'au début des années 1830, et Louis, d'autre part. La fameuse pendule sous forme de temple avec oiseaux,

musique et automate, dite Le Magicien, est très vraisemblablement de sa main, et non de son homonyme Louis Rochat Lapalud comme le suppose Bailly. On voit mal comment celui-ci aurait pu produire une pièce aussi complexe. Surtout, on trouve dans la dernière mention des frères Rochat faite par Leschot dans sa comptabilité en 1812, citée plus haut, un complément d'information. Le texte complet est : « *Payé aux frères Rochat pour le finissage, payé pour le montant des boîtes en argent selon le compte de Remond et Cie.* Idem plaque et arg. du Magicien. [nous soulignons] ». Il pourrait s'agir de la même pièce, commandée bien avant 1829 par Leschot et jamais achevée. Le *Journal de Genève* qui en fait une longue description dans son édition du 8 octobre 1829, parle de trois ans de travail, ce qui nous reporte une fois encore à la date de 1826, date du décès de Leschot. Une chose est sûre : cette réalisation va attirer tous les regards sur le travail de Frédéric et de son fils. La presse en parle, la Société des Arts de Genève vient voir Le Magicien dans l'atelier de « Messieurs Rochat » et son caissier fait la chronique de cette visite dans un rapport du 29 octobre 1829⁷⁰. Frédéric apparaît lui-même comme membre de la Société des Arts dès 1832 et l'on perçoit un changement de statut. Si la période de grande production se situe certainement, comme le mentionne Saluz, entre 1815 et 1826, la reconnaissance plus large des frères Rochat (de Frédéric en tout cas) semble, elle, intervenir entre 1826 et 1830.

⁷⁰ AEG, Archives de la Société des Arts, séance du 29 septembre 1829 et *Journal de Genève*, 8 octobre 1829. La Société des Arts de Genève fondée en 1776 par Horace Bénédict de Saussure est une société savante vouée à l'encouragement des arts et de l'agriculture dans un esprit d'utilité publique. Elle est à l'origine du premier *Journal de Genève*. Voir : CANDAU, Jean-Daniel, « Les réseaux de la Société des Arts de Genève : à l'époque du département du Léman », in *Réseaux de l'esprit en Europe. Des Lumières au XIX^e siècle*, Actes du colloque international de Coppet, réunis par Wladimir Berelowitch et Michel Porret, Genève : Droz, 2009, p. 41-54.

Les générations suivantes (1830-1870)

À partir de 1834, Frédéric se déclare chef d'atelier, avec ses fils Antoine et Louis et son frère Samuel comme ouvriers. L'atelier a clairement migré vers la rue Coutance.

Après le décès de François en 1836, Ami poursuit seul, en vivant avec sa mère puis avec sa femme, toujours aux Terreaux. Il change toutefois quelque peu d'activité et se présente comme horloger en 1840, puis comme fabricant d'horlogerie en 1844, marchand-horloger en 1851 ou encore fabricant d'horlogerie en 1860. Le 12 novembre 1844, le Département genevois de justice et police mentionne qu'il :

« *fait le commerce d'horlogerie en commission pour une maison étrangère ; n'a pas de fonds dans son établissement. Le requèrent a une très bonne réputation sous tous les rapports, jouit d'un bon crédit.* »⁷¹

Ami s'oriente donc plutôt vers le commerce et abandonne la fabrication d'oiseaux.

Quant à Louis, il est écrit à la fin de l'article du *Journal de Genève* concernant Le Magicien que son auteur s'apprête à voyager avec lui, comme il était de coutume de le faire pour présenter de nouveaux produits. On ignore si ce fut le cas : Louis quitte Genève pour Pully en 1834 et l'on ne sait pas quelle fut son activité. En revanche, la pièce a bel et bien voyagé puisqu'elle se trouve, aujourd'hui encore, au Musée du Palais de Pékin.

À partir de 1835, l'atelier continue donc avec Frédéric, Antoine et Samuel. Antoine a épousé le 16 avril 1830 Elisabeth Alexandrine Huguenin qui se présente comme faiseuse de charnières⁷², une profession très liée à la fabrication de tabatières. Au décès de Frédéric en 1848, ou en

⁷¹ AEG, C28, p. 709.

⁷² AEG, Registre d'état civil des mariages et divorces de la Ville de Genève, 16 avril 1840, AEG, mariages 33.

tout cas dès 1851, Antoine, sa femme et son fils Frédéric Emile né en 1834, ainsi que Samuel déménagent à la rue Coutance 140. Ils y croisent durant quelques années Louis Rochat et Frédéric son fils, le même que les frères Rochat avaient hébergé trente ans plus tôt. Rien ne permet toutefois de dire, comme le fait Bailly, qu'il y ait eu une association entre eux. Louis et Frédéric quittent d'ailleurs la rue Coutance peu de temps après (avant 1857 d'après l'*Indicateur*) et Louis décède à une tout autre adresse.

Antoine se présente comme fabricant de pièces à oiseaux dans l'*Indicateur* de 1857 et semble reprendre et poursuivre dans cette spécialité. Son fils Frédéric Emile se déclare lui-même comme horloger à la naissance de son propre fils en 1855⁷³ et loge avec sa femme et ses enfants à la même adresse que ses parents. L'atelier continue donc à exister au moins jusqu'à l'arrière-petit-fils de David III, à la rue Coutance 140.

Il est en revanche beaucoup plus difficile de savoir ce qui est produit par Antoine. Deux pistes peuvent être suggérées, à défaut de pouvoir être vérifiées. La signature avec les trois tulipes que relève Saluz sur de nombreuses pièces qu'il date de 1830 à 1860, à laquelle s'ajoute parfois la mention «F. Rochat», pourrait relever d'Antoine et de son fils (l'un s'appelle Antoine Frédéric et l'autre Frédéric Emile). Elle se trouve une fois encore sur des mouvements d'oiseaux chanteurs de tabatières que Saluz décrit comme se situant «*dans la tradition des Frères Rochat, bien qu'elles soient un peu plus grandes et quelque peu simplifiées*»⁷⁴. Il paraît plausible que les descendants de David III aient continué à produire des oiseaux jusqu'aux années 1860-1870. L'attrait pour les tabatières ne faiblit qu'après les années 1870 et l'on sait que Jean-François Bautte, Henry Capt et ses

successeurs, puis, dès 1837, Auguste Golay-Leresche et ses successeurs (encore un Combier) poursuivent dans le commerce de tels produits.

Une autre piste nous fait remonter à la Vallée de Joux, où Louis Benjamin Audemars avait ouvert son entreprise en 1811. Jusqu'en 1848, celle-ci fournit essentiellement de l'horlogerie en blanc à Genève et aux Montagnes neuchâteloises, et ce n'est qu'ensuite qu'elle tentera de se tourner vers la fabrication de montres complètes, une première pour la Vallée. Dans la liste des fournisseurs publiée par P. Audemars se trouvent les mentions en 1844 de Frédéric Rochat et fils et en 1844 et 1854 de Samuel Rochat⁷⁵. Rien ne permet d'attester qu'il s'agit bien des mêmes personnes, mais il n'est pas impossible que la famille Rochat ait apporté son appui à l'entreprise Audemars pour la terminaison de mouvements compliqués. D'autant plus qu'un certain Jules Rochat s'était installé à Genève, rue du Cendrier 119-120, dès les années 1840, comme dépositaire de la maison Louis Audemars⁷⁶. Samuel se dit également horloger-blanchier dans le recensement de 1834, ce qui pourrait bien être son métier d'origine et rend d'autant plus crédible la fourniture d'ébauches.

Ces deux pistes ne sont pas incompatibles. Dans le second cas, le retour sur la Vallée de Joux serait alors très symbolique, puisque les artisans partis à Genève seraient ensuite devenus ouvriers de l'horlogerie combière.

Une chose est sûre, le lien avec la Vallée n'a pas été complètement coupé. On le constate notamment dans la biographie d'Ami. Il commence par retourner à la Vallée de Joux pour y faire son apprentissage. Après la suppression des maîtrises, Genève ne disposait plus de

⁷³ AEG, Registre d'état civil des naissances de la Ville de Genève, 20 août 1855, naissances 58.

⁷⁴ SALUZ, Eduard C., «L'énigme des Frères Rochat»..., *op. cit.*, p. 24.

⁷⁵ AUDEMARS-VALETTE, Louis, *L'Histoire de Louis Audemars & Cie, Maîtres Horlogers, Fondée en 1811 au Brassus, Suisse*, Transcrite avec notes et annexes par Paul AUDEMARS, Somerton: Somerset, 2014.

⁷⁶ Selon les *Indicateurs genevois* de 1840 et ss.

véritable filière de formation. Il faut attendre 1823 pour que l'école d'horlogerie de Genève ouvre ses portes

«pour donner aux apprentis la possibilité de se familiariser avec la fabrication des ébauches sans être contraints de le faire auprès d'ouvriers résidant dans les campagnes environnantes de la Savoie, de l'Ain et de la vallée de Joux»⁷⁷.

Jusque-là, et paradoxalement, la Vallée apparaissait comme l'un des rares lieux de formation.

D'autre part, si les maisons de la famille ont été vendues après le décès de François, Ami, veuf et sans descendance, rédige son testament le 24 février 1874, chez son neveu Louis Péter, notaire à Aubonne, et lègue «quinze mille francs» à la commune du Chenit en exigeant qu'elle fasse fructifier ce montant jusqu'à la somme de :

«deux millions cinq cent mille francs en achetant chaque année des nouveaux titres, [...] ce résultat pourra être atteint dans environ 110 ans.»⁷⁸

Ami demande aussi que l'on dépense :

«cinq cent mille francs du capital pour faire construire un hôpital sur le territoire de la paroisse du Brassus, avec une ou plusieurs fontaines, on le meublera et on l'installera d'une manière convenable, le revenu des deux millions restants servira à fournir aux besoins de l'établissement.»⁷⁹

Il n'oublie pas non plus la Bourse de son parent Auguste Rochat (1795-1864), et «lègue au fonds créé par Mr. Auguste Rochat du Brassus, pour apprentissages de jeunes gens pauvres, pour en augmenter le capital, la somme de deux mille francs, [...]»⁸⁰. Auguste Rochat n'est autre que le petit-fils de Jacques II, premier horloger de la famille, dont les trois fils, horlogers eux aussi, pourraient avoir créé un atelier appelé «Rochat frères» (encore un !) au Brassus en 1773, considéré comme l'un des premiers ateliers familiaux⁸¹. Le petit-fils, Auguste, aurait travaillé dans cet atelier jusqu'à la mort de son père en 1820, puis a ouvert avec son beau-frère Louis Reymond le négoce Rochat-Reymond et Cie en 1823. Célibataire, il dédie son argent en 1860 à la fondation d'une bourse destinée à permettre aux enfants défavorisés de la paroisse du Brassus de réaliser un apprentissage⁸². Manifestement, tout comme Auguste, Ami avait réussi à se constituer une certaine fortune par son activité, et une partie de l'argent acquis à Genève retourne au Brassus, plus de soixante ans après l'émigration de la famille Rochat. La boucle est ainsi bouclée et le souhait de Jacques II de voir les jeunes de la Vallée apprendre le métier subsiste encore trois générations plus tard.

Loïc Rochat et Laurence Marti

⁷⁷ JEQUIER, François, *De la forge à la manufacture horlogère, XVIII^e-XX^e siècle*, Lausanne : Bibliothèque historique vaudoise, 1983, p. 136.

⁷⁸ AEG, Jur. Civ. AAq, reg. 15, p. 399, n° 485.

⁷⁹ AEG, Jur. Civ. AAq, reg. 15, p. 399.

⁸⁰ AEG, Jur. Civ. AAq, reg. 15, p. 399.

⁸¹ C'est du moins la version, restée invérifiée à ce jour, de PIGUET, Marcel, *Histoire de l'horlogerie...*, op. cit., p. 30.

⁸² ACV, SC 41/54, p. 50.

Loïc Rochat, né à Morges en 1979, est titulaire d'une maîtrise ès lettres en histoire, avec spécialisation en recherche, exploitation et mise en valeur des sources. Durant ses études, il travaille comme archiviste et comme assistant-étudiant en Section d'histoire de l'Université de Lausanne. Rédacteur en chef de la *Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles*, il est l'auteur de plusieurs publications dans ce domaine d'études.

Laurence Marti, née à Bévillard (Jura bernois) en 1963, se forme en sociologie et histoire aux Universités de Lausanne et de Lyon 2. Après l'obtention d'un doctorat en sociologie et sciences sociales, elle ouvre, en 1997, le bureau de recherche privé « Laurence Marti recherches sociales (LMRS) » à Aubonne. Elle complète sa formation en 2005 par un certificat de formation continue en direction de projet de la Faculté des HEC-Lausanne et de l'Université de Genève. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles d'histoire socio-économique dont notamment *L'invention de l'horloger: de l'histoire au mythe de Daniel JeanRichard*, paru en 2003 aux éditions Antipodes.

Bibliographie sélective

* À consulter en priorité concernant les frères Rochat.

Ouvrages

Automates & Merveilles, 3 vol., Éditions Alphil, Neuchâtel, 2012.

Biographies neuchâteloises, tome 4, 1900-1950, Hauterive (Suisse): Gilles Attinger, 2005.

Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève, tome 2, Genève, Saint-Gervais: du bourg au quartier, Berne: Société d'histoire de l'art en Suisse, 2001.

*AUBERT, Daniel, *Montres et horlogers exceptionnels de la Vallée de Joux*, Neuchâtel: Antoine Simonin, 1993.

*AUBERT, Daniel, *Horlogers et montres exceptionnels de la Vallée de Joux*, Neuchâtel: Antoine Simonin, 1997.

AUDEMARS-VALETTE, Louis, *L'Histoire de Louis Audemars & Cie, Maîtres Horlogers, Fondée en 1811 au Brassus, Suisse*, Transcrite avec notes et annexes par Paul AUDEMARS, Somerton: Somerset, 2014.

*AUDEMARS-VALETTE, Louis, *Histoire du Brassus, récit historique sur la fraction de commune et la paroisse du Brassus, dès la fondation des couvents de la Vallée de Joux à nos jours*, Le Brassus: Imprimerie Dupuis SA, 1996.

BABEL, Antony, *La Fabrique genevoise*, Neuchâtel & Paris: Éditions Victor Attinger, 1938.

BABEL, Anthony, *Histoire corporative de l'horlogerie, de l'orfèvrerie et des industries annexes*, Genève: A. Jullien Georg, 1916.

*BAILLY, Christian, *Oiseaux de bonheur: tabatières et automates*, [Genève]: Antiquorum Éditions, 2001.

BAILLY, Christian, *L'âge d'or des automates: 1848-1914*, Paris: Scala, 1987.

*CHAPUIS, Alfred; DROZ, Edmond, *Les automates, figures artificielles d'hommes et d'animaux, histoire et technique*, Neuchâtel: Éditions du Griffon, 1949.

*CHAPUIS, Alfred, *À travers les collections d'horlogerie*, Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, 1942.

- COVELLE, Alfred, *Le Livre des Bourgeois de Genève*, Genève: J. Jullien, 1897.
- JAQUET, Eugène, *Les cabinotiers genevois*, Bienne: C. Rohr, 1942.
- JEQUIER, François, *De la forge à la manufacture horlogère, XVIII^e-XX^e siècle*, Lausanne: Bibliothèque historique vaudoise, 1983.
- *PATRIZZI, Oswaldo, *Dictionnaire des horlogers genevois*, [Genève]: Antiquorum Éditions, 1998, p. 345-346.
- PELET, Paul-Louis, *Fer, Charbon, Acier dans le pays de Vaud, du mineur à l'horloger*, Lausanne: Bibliothèque historique vaudoise, 1983.
- PIGUET, Auguste, *La commune du Chenit au XVIII^e siècle*, Le Sentier: Imprimerie Dupuis, 1971.
- *PIGUET, Marcel, *Histoire de l'horlogerie à la vallée de Joux*, Le Sentier: Imprimerie Dupuis, 1895.
- *WARTMANN, Elie-François, *Notice historique sur les inventions et les perfectionnements faits à Genève dans le champ de l'industrie et dans celui de la médecine*, Genève [etc.]: H. Georg, 1873.
- Articles**
- BARRELET, Jean-Marc, «De la noce au turbin: famille et développement de l'horlogerie aux XVIII^e et XIX^e siècles», in *Musée Neuchâtelois*, 1994, n° 4, p. 213-225.
- FALLET, Estelle, «La Fabrique ou quand Genève était un grand atelier», in *Tribune des arts, magazine mensuel de la Tribune de Genève*, n° 348, février 2007, p. 38-39.
- *GIBERTINI, Dante, «Liste des horlogers genevois du XVI^e au milieu du XIX^e siècle», in *Genava*, 1964, Genève: Musée d'art et d'histoire, p. 242.
- HENRIOUD, M., «L'année de la misère en Suisse, et plus particulièrement dans le canton de Vaud, 1816-1817», in *Revue historique vaudoise*, 1917.
- JEQUIER, François, «Les relations économiques entre Genève et la Vallée de Joux des origines à nos jours», in *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, tome 15, 1973, p. 99-123.
- KERMAN, Sharon, «Les Jaquet-Droz et Leschot: aux croisées des Chemins», in *Automates et Merveilles, Chefs-d'œuvre de luxe et de miniaturisation*, Musée d'horlogerie du Locle, Château des Monts, Neuchâtel: Éditions Alphil, 2012.
- *SALUZ, Eduard C., «L'énigme des Frères Rochat», in *Chronométriphilia*, n° 52, été 2002, p. 14-31.
- JOBIN, Ephrem, «Pistolet à oiseau chanteur signé: F.R. 320.», in *Chronométriphilia*, n° 24, été 1988, p. 10-35.
- MEYLAN, René, «La vallée de Joux», in *Geographica Helvetica*, n° 19, 1964.
- NICOLE, Jacques-David, «Recueil historique sur l'origine de la vallée du Lac-de-Joux, Lausanne, 1840», in *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, tome 1, Lausanne, 1841.
- *PARMIGIANI MESURE ET ART DU TEMPS SA, «Restauration du Miroir des Frères Rochat», *Chronométriphilia*, n° 52, été 2002, p. 32-48.
- *PIGUET, Edmond, «La famille des Rochat, fabricants d'oiseaux chantants», in *Revue internationale de l'horlogerie*, n° 56, 1955.

Famille Rochat du Brassus, descendance partielle d'Isaac Rochat (1666–1746), ancêtre des horlogers de ce nom demeurant au Brassus et à Genève entre les XVIII^e et XIX^e siècles.

Le 14 septembre 2010, Stéphane Velan et Eddy Mathez, fondateurs de l'entreprise Frères Rochat SA mandatent Loïc Rochat à des fins de recherches généalogiques sur la famille des horlogers du nom de Rochat au Brassus et à Genève. Dans le cadre de ce travail, le but n'était pas de réaliser une généalogie complète de la famille du « Grand Jacques » Rochat de La Lande (au Brassus), mais de se borner à étudier la branche d'Isaac Rochat (1666-1746) – fils du « Grand Jaques » – en se focalisant sur les plus fameux horlogers; ceci afin d'éclairer les liens et les destinées des horlogers et entrepreneurs-horlogers de cette famille⁸³.

Abréviations: N (*) = naissance; B (≈) = baptême; M = mariage; D (†) = décès; EC = état civil; C = communion; P= parrainage; T = testament; ACV = Archives cantonales vaudoises (implicite si pas mentionné); AC = Archives communales; AP = Archives privées; AEG = Archives d'état de Genève; BGE = Bibliothèque de Genève.

Nota bene: L'orthographe des prénoms a été modernisée (Jaques → Jacques; Madelaine →

Madeleine; etc.). Le système de numérotation correspond à l'ordre chronologique des naissances.

1. ISAAC ROCHAT, conseiller au Chenit, demeurant au Brassus

† Le Brassus [?], le 8 octobre 1746 (âgé de passé 80 ans)

Fils de Jacques Rochat, dit « Le Grand Jacques de La Lande », et de Louise née Rochat.

Frère de: Jacques Rochat, Sarah Rochat (†1728), Elisabeth Rochat (†1731), Joseph Rochat (1683-1758), Pierre Rochat (1687-1768), Abraham Rochat (*v.1690-†1746).

Il épouse, en premières noces, ELISABETH MEYLAN, puis, en secondes noces, MICHELLE BERNEY, décédée le 12 août 1736.

Enfants du premier mariage:

- | | |
|------------------------|---------------|
| 2. Jean Nicolas Rochat | 1689-1771 |
| 3. Jacques Rochat I | 1690-av. 1726 |

Sources: D = Eb 126/11, p. 38. Conjoint 2: D = Eb 126/11, p. 16.

2. JEAN NICOLAS ROCHAT, conseiller au Chenit, demeurant au Brassus

≈ Le Chenit, le 5 mai 1689 – † Le Brassus [?], le 15 septembre 1771 (82 ans, 4 mois)

⁸³ Pour une généalogie complète de la famille Rochat du Chenit, dont la branche du Grand Jacques de La Lande au Brassus, consulter: ROCHAT, Loïc, *Généalogie de la vallée de Joux et des branches qui en sont issues, de la fin du Moyen-Âge à l'époque contemporaine*, Lausanne: Editions du Revenandray, 2016, 1^{re} édition, pp. 129-263.

Fils d'Isaac Rochat et d'Elisabeth née Meylan. Il reçoit pour parrains: Jean Baptiste Golay, et Nicolas Meylan; pour marraine: Susanne Meylan.

Il épouse au Chenit, le 19 novembre 1711, SALOMÉ BERNEY, fille d'Abraham Berney, justicier et assesseur consistorial de L'Abbaye. Jean Nicolas Rochat se marie le même jour au même lieu que son frère Abraham Rochat (1697-1750).

Enfants:

- | | |
|----------------------|-----------|
| 4. Pierre Rochat | 1718-1805 |
| 5. Jacques Rochat II | 1720-1798 |

Sources: B = Eb 126/1, p. 9; M = Eb 126/10, p. 10, n° 13; D = Eb 126/11, p. 179, n° 817.

3. JACQUES ROCHAT I, charron au Brassus

≈ Le Chenit, le 28 septembre 1690 – † avant 1726

Fils d'Isaac Rochat et d'Elisabeth née Meylan. Il reçoit pour parrain: Isaac Berney; pour marraines: Elisabeth Rochat, fille de Jacques Rochat, et Susanne Nicole [Nicoulaz].

Il épouse au Chenit, le 31 mars 1718, SUSANNE AUBERT, fille de Sébastien Aubert, charron.

Enfant:

- | | |
|--------------------|-----------|
| 6. David Rochat II | 1719-1815 |
|--------------------|-----------|

Sources: B = Eb 126/1, p. 16; M = Eb 126/10, p. 25, n° 1.

4. PIERRE ROCHAT, dit «Pierrotton», charpentier au Brassus

≈ Le Chenit, le 8 mai 1718 – † Le Brassus [?], le 19 mars 1806 (88 ans)

Fils de Jean Nicolas Rochat et de Salomé née Berney. Il reçoit pour parrains: Isaac Reymond, et Pierre

Nicole, régent du Bas-du-Chenit; pour marraines: Anne Marie Reymond, femme du premier parrain, et Susanne Rochat née Aubert, femme de Jacques Rochat, oncle paternel.

Il épouse au Chenit, le 3 mars 1738, SUSANNE PIGUET, fille de David Piguet (du Chenit), baptisée le 22 février 1717 et décédée le 22 mai 1798.

Pierre Rochat et son père Jean Nicolas Rochat achètent la maison « *consistant en logement, four à la cuisine, grange, écurie et autres appartements du haut en bas, située au dit lieu du Brassus* » de Jean Jacques Rochat (du Chenit), commis des péages de LLEE, le 18 février 1769 pour le prix de 1 945 florins.

Enfants:

- | | |
|---------------------------|-----------|
| 7. David Rochat III | 1746-1812 |
| 8. Marie Henriette Rochat | 1748-[?] |
| 9. Jacques Henri Rochat | 1751-1829 |

Sources: B = Eb 126/1, p. 261; M = Eb 126/10, p. 49, n° 1; D = Eb 126/12, p. 75; Autres: achat maison et terres au Brassus = Dn 1/1, f°4-5 (not. Agassiz). Conjoint: B = Eb 126/1, p. 246; D = Eb 126/12, p. 59.

5. JACQUES ROCHAT II, horloger au Brassus

≈ Le Chenit, le 22 septembre 1720 – † Le Brassus [?], le 18 février 1798 (78 ans)

Fils de Jean Nicolas Rochat et de Salomé née Berney. Il reçoit pour parrains: Jacques Rochat, hôte au Brassus, grand-oncle paternel, et Abraham Rochat (1697-1750), oncle paternel; pour marraines: Susanne Rochat née Jaquet (1685-1764), femme du premier parrain, et Anne Marie Jaquet, sœur de la marraine.

Il épouse, en premières noces, au Chenit, le 23 septembre 1746, HENRIETTE REYMOND, fille de Daniel Reymond (de Rolle).

Il épouse, en secondes noces, au Chenit, le 6 septembre 1748, JUDITH JAQUET, née en 1726 et décédée le 19 février 1804, fille de David Jaquet (de Vallorbe).

Enfants du second mariage:

- | | |
|----------------------------------|-----------|
| 10. Jacques Louis Rochat | 1749-1827 |
| 11. Abraham Henri David Samuel R | 1757-1833 |
| 12. Jacques François Rochat | 1759-1820 |

Sources: B = Eb 126/1, p. 290; M1 = Eb 126/10, p. 61, n° 12; M2 = Eb 126/10, p. 64, n° 7; D = Eb 126/12, p. 57. Conjoint 2: D = Eb 126/12, p. 71.

6. DAVID ROCHAT II, horloger à Rolle, conseiller et bourgeois de Rolle

≈ Le Chenit, le 19 février 1719 – † Rolle, le 15 juillet 1815 (96 ans)

Fils de Jacques Rochat et de Susanne née Aubert. Il reçoit pour parrains: Jean Nicolas Rochat (1689-1771), oncle paternel, et David Reymond, du Solliat; pour marraines: Salomé Rochat née Berney, femme du premier parrain, et Anne Marie Reymond, femme du second parrain.

Il épouse, en premières noces, à Essertines s/Rolle, le 25 juillet 1748, JEANNE MARIE DUMONT, née vers 1722 et décédée en couches à Rolle le 28 novembre 1757, fille de Jean François Louis Dumont (de Rolle), justicier à Rolle, et de Marguerite née Antoine († 1731).

Il épouse, en secondes noces, à Mont s/Rolle, le 20 juin 1765, JEANNE DOROTHÉE ROCHAIX née MONNIER, née vers 1714 et décédée le 25 décembre 1773.

David Rochat II est horloger, conseiller à Rolle et reçoit la bourgeoisie de cette commune en 1753.

Enfant du premier mariage:

- | | |
|----------------------------|-----------|
| 13. Jean Marc David Rochat | 1752-1838 |
|----------------------------|-----------|

[David Rochat IV]

Sources: B = Eb 126/1, p. 270; M1 = Eb 60/2, p. 414; M2 = Eb 115/6, p. 9; D = Eb 115/4, p. 144. Conjoint 1: D = Eb 115/4, p. 42, n° 21. Conjoint 2: D = Eb 115/4, p. 70.

7. DAVID ROCHAT III, horloger au Brassus

* Le Brassus [?], le 3 avril 1746 – ≈ Le Chenit, le 17 avril 1746 – † Le Brassus [?], le 19 avril 1812 (66 ans)

Fils de Pierre Rochat et de Susanne née Piguet. Il reçoit pour parrains: David Rochat II (1719-1815), cousin, et David Rochat I (1717-1761), cousin, fils de Jacques Rochat, hôte au Brassus; pour marraine: Sarah Judith Rochat née Jaquet, tante paternelle.

Il épouse au Chenit, le 11 janvier 1770, MARIE HENRIETTE GOLAY, baptisée au Chenit le 21 mars 1751, fille d'Abraham Golay (du Chenit), conseiller, et de Marie née Aubert.

Assesseur consistorial au Chenit en 1796, David Rochat III emprunte à ses cousins germains les frères Rochat une somme de 2 800 francs, le 7 décembre 1808.

Enfants:

- | | |
|------------------------------------|-----------|
| 14. Jacques François Elisée Rochat | 1771-1836 |
| 15. David Frédéric Henri Rochat | 1774-1848 |
| 16. Henri Samuel Rochat | 1777-1854 |

Sources: B = Eb 126/3, p. 95; M = Eb 126/10, p. 103, n° 1; N+D = Eb 126/12, p. 114. Conjoint: B = Eb 126/3, p. 198, n° 167; Emprunt = K XIX 12/2, p. 263; Assesseur = Eb 126/5, p. 163.

8. MARIE HENRIETTE ROCHAT (alliée Rochat)

≈ Le Chenit, le 16 juin 1748

Fille de Pierre Rochat et de Susanne née Piguet. Elle reçoit pour parrain: Henri Dumont, de Rolle; pour

marraines: Marie Dumont, sœur du parrain, et Anne Elisabeth Rochat, tante paternelle.

Elle épouse au Chenit, le 3 août 1769, FRANÇOIS GAMALIEL ROCHAT, instituteur à Orbe puis à Yverdon, né à Yverdon le 22 mai 1748 et décédé le 16 mars 1808, fils de Jean Louis Salomon Rochat (du Chenit et du Lieu), instituteur à Yverdon, et d'Anne née Fornier.

Sources: B = Eb 126/3, p. 131-2, n° 49; M = Eb 126/10, p. 103, n° 5.

Conjoint: N = Eb 141/11, p. 300; D = P Ritter 651 (fiche).

9. JACQUES HENRI ROCHAT, horloger au Brassus

≈ Le Chenit, le 12 septembre 1751 – † Le Brassus, le 10 décembre 1829 (78 ans)

Fils de Pierre Rochat et de Susanne née Piguet. Il reçoit pour parrains: Jacques Meylan, horloger, et Henri Meylan, fils de Pierre Meylan, assesseur; pour marraine: Anne Marie Rochat née Golay, femme de David Rochat.

Célibataire.

Sources: B = Eb 126/3, p. 216-7, n° 203; D = Eb 126/7, p. 99.

10. JACQUES LOUIS ROCHAT, horloger et négociant au Brassus, juge de district

≈ Le Chenit, le 29 juin 1749 – † Le Chenit, le 5 février 1827 (78 ans)

Fils de Jacques Rochat II et de Judith Sarah née Jaquet. Il reçoit pour parrain: Abel Meylan, horloger, et David Meylan, fils de Joseph Meylan; aucune marraine.

Louis Rochat et ses frères Henri et François (ses hoirs) remettent une somme de « *cent quinze francs, de dix batz pièce, provenant d'argent prêté, compté et délivré [...]* » (ACV, Dh 5/4, p. 234) à Louis Aubert, fils de Joseph Aubert, du Bas-du-Chenit, en date du 22 octobre 1822.

Sources: B = Eb 126/3, p. 158, n° 90; D = Ed 126/7, p. 66. Lettre de rente = Dh 5/4, p. 233-6.

11. ABRAHAM HENRI DAVID SAMUEL ROCHAT, horloger au Brassus

≈ Le Chenit, le 5 juin 1757 – † Le Chenit, le 22 février 1833 (76 ans)

Fils de Jacques Rochat II et de Judith Sarah née Jaquet. Il reçoit pour parrains: Henri Dumont, de Rolle, Abraham Jaquet, de Rolle habitant à Genève, et Pierre Rochat, oncle paternel; pour marraine: Mme Chavanne, femme de Jacques Chavanne.

Célibataire, sans descendance.

Sources: B = Eb 126/3, p. 367-8, n° 526; D = Ed 126/7, p. 140.

12. JACQUES FRANÇOIS ROCHAT, horloger et négociant au Brassus

* Le Chenit, le 13 novembre 1759 – ≈ Le Chenit, le 29 novembre 1759 – † Le Brassus [?], le 6 novembre 1820 (61 ans)

Fils de Jacques Rochat II et de Judith Sarah née Jaquet. Il reçoit pour parrain: Jacques Rochat, de la Lande au Brassus; pour marraine: Jeanne Julie Angélique Rochat, tante paternelle.

Il épouse à Begnins, le 8 juillet 1789, JEANNE SUSANNE REYMOND, fille de Pierre Moïse Reymond (du Lieu) et de Jeanne née Nicole.

Les frères Louis, François et Henri Rochat habitent au village du Brassus (actuelle rue de la Gare 9 et suivants). Le 28 septembre 1837, leur maison est décrite comme suit: « *Au Brassus, une maison d'habitation, four, grange et écurie, contenant 38 toises, plus une chambre et un cabinet au rez de chaussée sous le bâtiment voisin à vent, sur une étendue de 7 ½ toises, compris un passage et la place qu'occupe le four [...]* » (ACV, GEB, 140/5, p. 10). En

plus du cabinet d'horloger, l'on cite au rez-de-chaussée «*un magasin*» (ACV, GEB, 140/5, p. 11).

Enfants:

17. Henri Auguste Rochat 1795-1864

18. Anne Charlotte Augustine Rochat 1797-1852

Sources: N+B = Eb 126/3, p. 419, n° 649; M (annonces) = Eb 126/10, p. 168; M = Eb 12/5, p. 50; D = Eb 126/12, p. 158; Descrip. maison = GEB, 140/5, p. 10-11, GEA 140/3, p. 50, GF 140/3, p. 36, GB 140/a1, p. 40.

13. JEAN MARC DAVID ROCHAT [David Rochat IV], horloger, bourgeois de Genève

≈ Rolle, le 13 octobre 1752 – † Plainpalais GE, le 21 octobre 1838 (86 ans)

Fils de David Rochat II (de Rolle, Le Chenit et Le Lieu) et de Jeanne Marie née Dumont.

Épouse, en premières noces, à Rolle, le 10 septembre 1782, SOPHIE ANGÉLIQUE REYMOND, fille d'Abraham Isaac Reymond (du Chenit) et de Catherine née Le Coultré. Il épouse plus tard en secondes noces, MARIE JOSSEAUME.

David Rochat est reçu habitant de Genève le 28 juin 1790, puis devient bourgeois de la ville le 11 mai 1791 pour le prix de 3 000 florins. En 1789, David Rochat s'associe avec Alexandre Ami Monnier (PATRIZZI, 1996, p. 346). Plus tard, le 3 septembre 1791, il s'associe avec Daniel Aguiton sous la raison sociale *Aguiton & Rochat* «*pour le commerce d'horlogerie & bijouterie*» (AEG, Comm. D 2, p. 69). Cette entreprise est fondée pour le terme de six ans à partir du 1^{er} avril 1790.

Transcription de l'acte de société:

Du 3^e. 7^{bre} 1791

Ont comparu en Chancellerie S^s Daniel Aguiton Citoyen, & David Marc Rochat Bourgeois, lesquels ont

déclaré avoir contracté une société pour le commerce d'horlogerie & bijouterie pour le terme de six ans qui ont commencé le premier avril de l'année dernière, sous la raison de Aguiton & Rochat, les deux associés ayant la signature. En foi de quoi ils ont signé les An & jour susdits.

Daniel Aguiton

Aguiton & Rochat

Jⁿ M^e David Rochat

Aguiton & Rochat

Sources: B = Eb 115/3, p. 77; M1 = Eb 115/6, p. 36; Hab. Genève = AEG, Habit. A4, p. 384; Bourg. Genève = Le Livre des Bourgeois de Genève, Genève: J. Jullien, 1897, p. 473; Acte de société = AEG, Comm. D 2, p. 69; D = AEG, E.C. rép. 3.47.

14. JACQUES FRANÇOIS ELISÉE ROCHAT, horloger à Genève

* Le Chenit, le 2 juin 1771 – ≈ Le Chenit, le 13 juin 1771 – † Genève, le 18 octobre 1836 (65 ans)

Fils de David Rochat III et de Marie Henriette née Golay. Il reçoit pour parrains: Abraham Elisée Golay, oncle maternel, et François Gamaliel Rochat, instituteur, oncle paternel; pour marraines: Jeanne Elisabeth Golay née Rochat (*1738), femme du premier parrain et tante paternelle.

Il épouse MARIE CHARLOTTE ROCHAT, née au Pont le 18 juillet 1777, fille de Louis Rochat (de L'Abbaye) et de Louise Benigne née Rochat.

François Rochat apparaît comme horloger à Genève le 4 février 1818 à l'âge de 47 ans.

Après la naissance de deux filles, François et Charlotte Rochat ont un fils prénommé Jacob François Ami, le 29 octobre 1804. Les parents choisissent un certain «*Jacob Frisard de Villeret au Val de St-Imier, domicilié à Genève*» (Eb 126/6, p. 81) pour parrain lors du baptême qui a lieu au Sentier le 6 décembre 1804. Il s'agit bien de l'horloger établisser Jacob Frisard (1753-1810) pour lequel David, François, Frédéric et Samuel Rochat travaillent régulièrement.

Enfant :

19. Ami-Napoléon François Rochat 1807-1875

Sources : N+B = Eb 126/4, p. 105, n° 1369 ; D = AEG, E.C. rép. 3.47, p. 24 ; Arrivée à Genève = AEG, Ea1 + Dd 4, p. 136 + Ea 1, p. 87 ; N+B de Jacob Rochat = Eb 126/6, p. 81. Conjoint : N+B = Eb 1/4, p. 41.

15. DAVID FRÉDÉRIC HENRI ROCHAT, horloger à Genève

* Le Chenit, le 2 mai 1774 – ≈ Le Chenit, le 22 mai 1774 – † Genève, le 1^{er} mars 1848 (74 ans)

Fils de David Rochat III et de Marie Henriette née Golay. Il reçoit pour parrains : Charles Frédéric Rochat, et Henri Rochat ; pour marraine : Anne Rochat, de la Lande au Brassus.

Il épouse au Chenit, le 6 décembre 1792, JEANNE LOUISE GOLAY, née le 3 mars 1774, fille de Jacques David Golay (du Chenit) et de Louise Marie née Piguet.

Frédéric Rochat est cité comme horloger à Genève en 1817, à l'âge 43 ans. Le 4 janvier 1838, Frédéric et les hoirs de son frère François vendent les maisons du Brassus dont ils sont propriétaires, soit : celle dite « Chez Pierrotton » aux frères Ami, Gustave et Louis Lecoultre, fils de Louis Lecoultre ; et celle d'en face à David Joseph Meylan, fils de Charles Louis Meylan. Le 28 septembre 1837, la Commission de taxation des bâtiments décrit cette dernière maison comme suit : « *Charpente médiocre ; construction et distribution idem ; outre un rez-de-chaussée, une antichambre et un grand cabinet à l'étage, plus un grenier ; bon sol, situation avantageuse.* » (ACV, GEB, 140/4, p. 19). Quant à la première dite « Chez Pierrotton », elle semble être en travaux : « [...] *on a commencé à établir des logements qui ne sont pas terminés, plusieurs autres parties de cette maison ne sont pas terminée[s] non-plus.* » (ACV, GEB, 140/4, p. 20).

Enfants :

20. Charles Louis François Rochat 1795-1852

21. Antoine Auguste Frédéric Rochat 1799-1882

Sources : N+B = Eb 126/4, p. 140, n° 1559 ; M = Eb 126/10, p. 185, n° 6 ; D = AEG, dh2, p. 134 + rép. EC (décès) ; Reg. des étrangers = AEG, Dd4, p. 136. Conjoint : N = Eb 126/4, p. 138, n° 1547 ; Vente maison = GF 140/3, p. 14, 43 (reg. fonc.) et GB 140/a1, p. 39-40 (cadastre) ; Descrip. maison = GEB, 140/4, p. 19-20.

16. HENRI SAMUEL ROCHAT, horloger au Brassus puis à Genève

* Le Chenit, le 20 juin 1777 – ≈ Le Chenit, le 6 juillet 1777 – † Genève, le 13 janvier 1854 (77 ans)

Fils de David Rochat III et de Marie Henriette née Golay. Il reçoit pour parrains : Benjamin Golay, secrétaire, et Jacques Rochat, oncle du père ; pour marraine : Judith Rochat née Jaquet, femme du second parrain.

Samuel Rochat s'installe à Genève avec ses frères François et Louis Rochat.

Célibataire, sans descendance.

Sources : N+B = Eb 126/4, p. 175, n° 124 ; D = AEG, E.C., rép. 3.88, p. 75.

17. HENRI AUGUSTE ROCHAT, horloger, fond. de la Bourse Rochat du Brassus

* Le Chenit, le 28 janvier 1795 – ≈ Le Chenit, le 12 février 1795 – † Le Brassus, le 16 février 1864 (69 ans)

Fils de Jacques François Rochat et de Jeanne Susanne née Reymond. Il reçoit pour parrain : Abraham Henri David Samuel Rochat, oncle paternel ; pour marraine : Jeanne Julie Angélique Rochat, tante paternelle.

Henri Auguste Rochat travaille d'abord comme horloger chez « Rochat frères », l'atelier de ses oncles et père au

Brassus, il s'associe plus tard avec Louis Philippe Samuel Reymond (1792-1871), du Solliat, et change la raison sociale de l'entreprise en « Rochat Reymond & Cie » en 1823. Celle-ci cesse peu à peu l'horlogerie et développe son magasin de fer, outils et autres marchandises.

Célibataire, sans descendance, Auguste Rochat rédige son testament le 24 décembre 1860 et lègue « *une somme de douze mille francs, pour la fondation d'une bourse dont le revenu servira à payer en tout ou partie les frais d'apprentissage à quelques enfants pauvres de la paroisse du Brassus* », il ajoute plus loin « *envisageant que le seul moyen de diminuer le nombre des pauvres, c'est de donner à ceux-ci les moyens de gagner honorablement leur vie, en les faisant instruire et leur apprenant des professions, si après cela ils n'en profitent pas ils n'ont plus rien à demander à la société.* » (ACV, SC 41/54, p. 50). En outre, il lègue « *a la bourse des pauvres de la commune du Chenit quatre cents francs* », puis « *a l'ancienne Société des malades pauvres déclarés incurables, à Lausanne, cent francs* ». Le 2 janvier 1864, Auguste Rochat rédige un codicille à son testament afin d'ajouter quelques legs dont « *a la Paroisse du Brassus, mille francs pour établir une horloge dans l'emplacement qui lui est préparé* » (ACV, SC 41/54, p. 51). L'inventaire de ses biens *post mortem* établi sur deux jours, les 19 et 20 février 1864, qualifie cette succession « d'importante » (ACV, SC 41/74, p. 355). L'inventaire présente la liste des biens du défunt ainsi que ses nombreuses actions, obligations, lettres de rente et créances hypothécaires attestant une grande activité financière dans le prêt d'argent ou le crédit, que ce soit à des particuliers ou à des entreprises tant combières que genevoises. Plus d'un demi-siècle plus tard, le conseil de la « Bourse Rochat », ainsi nommée, lui dédie un monument commémoratif au centre du village du Brassus, le 28 octobre 1922.

Sources : N+B = Eb 126/5, p. 123 ; D = Ed 18bis/4, p. 230, n° 26 ; T = SC 41/54, p. 50-52 ; Inventaire = SC 41/74, p. 355-384 ; Homologation du T et partage = SC 41/18, p. 80, p. 244-252 ; Autres = Dossier ATS.

18. ANNE CHARLOTTE AUGUSTINE ROCHAT (alliée Reymond)

* Le Chenit, le 20 avril 1797 – ≈ Le Chenit, le 11 mai 1797 – † Le Brassus, le 6 novembre 1852 (55 ans)

Fille de Jacques François Rochat et de Jeanne Susanne née Reymond. Elle reçoit pour parrains : David Moïse Golay, lieutenant militaire, et François Rochat, fils de l'assesseur Rochat ; aucune marraine.

Elle épouse à L'Isle, le 26 juillet 1824, LOUIS PHILIPPE SAMUEL REYMOND, horloger, né au Chenit le 22 octobre 1792, décédé au Chenit, le 26 juin 1871 (79 ans), et fils d'Abraham Louis Reymond (du Chenit), négociant et juge de paix au Solliat, et de Louise Charlotte née Golay.

En date du 1^{er} avril 1824, Louis Reymond et sa fiancée Augustine Rochat signent un contrat de mariage devant le notaire François Golay au Sentier. Ce contrat est sollicité par la parenté d'Augustine, soit : son oncle Jacques Louis, son frère Auguste Henri, sa mère veuve Jeanne Susanne née Reymond, et porte sur l'entreprise Rochat frères au Brassus dont Augustine est l'une des héritières avec son frère et leur oncle. Il stipule ainsi que « *La dite épouse [Augustine] se constitue à son époux, avec ses biens présents et à venir [...]* », cependant « *L'épouse conservera le commerce qu'elle possède maintenant au Brassus et pour lequel elle est aujourd'hui associée de son frère Monsieur Auguste Rochat, de telle manière que l'époux ne sera en aucune façon participant à ce commerce [...]* », de plus « *Comme l'épouse sera libre de suivre en son propre et privé nom au commerce ci-dessus indiqué [...], l'époux déclare renoncer à tous droit de jouissance ou de propriété, tant des intérêts naissant du fonds de commerce que sur les bénéfices qui pourraient en résulter, de manière qu'ils deviennent la propriété pleine et entière de l'épouse, [...]* » (ACV, Dh 5/5, p. 173-176).

Bien que Louis Reymond n'ait pas les mêmes droits que son épouse sur son entreprise, il s'associe avec son

épouse et son beau-frère Auguste Rochat; l'entreprise prend alors le nom de Rochat Reymond & Compagnie au Brassus. Tout d'abord fabricants et négociants en horlogerie, les successeurs de Rochat & Reymond élargiront leur offre jusqu'à tenir un commerce généraliste. *L'Indicateur général du canton de Vaud 1850-1856*, (p. 230), édité chez Weber à Lausanne cite l'entreprise comme suit: «*Rochat, Reymond et Cie, négociants, magasin de fer, draperie, toilerie, épicerie, quincaillerie.*»

Sources: N+B = Eb 126/5, p. 187; M = Ed 69/4, p. 12, n° 24; Contrat de M = Dh 5/5, p. 173-6; D = Ed 18bis/4, p. 131. Conjoint: N = Eb 126/5, p. 76; D = Ed 18bis 4, p. 297, n° 278.

19. AMI-NAPOLÉON FRANÇOIS ROCHAT, horloger à Genève

* Le Brassus, le 16 mars 1807 – ≈ Le Chenit, le 24 mai 1807 – † Genève (Terreaux de Chantepoulet 19), le 24 février 1875 (68 ans)

Fils de Jacques François Elisée Rochat et de Marie Charlotte née Rochat. Il reçoit pour parrains: Daniel Golay, fils du conseiller municipal Elisée Golay, David Moïse Meylan, fils de Joseph Meylan, des Moulins, Henri Samuel Rochat (*1777), fils de David Rochat III, oncle paternel, Louis Rochat, fils de Jean Rodolphe Rochat, cousin germain de la mère; pour marraines: Lisette Golay née Nicole, femme du premier parrain, Henriette née Maréchaux, femme du deuxième parrain, Susette Meylan, fille de Pierre Abraham Meylan, du Chenit, cousin germain du père, Jeannette née Rochat, tante maternelle de l'enfant.

Il épouse à Lavigny, le 1^{er} décembre 1837, JEANNE MARIE EMILIE ROCHAT, née au Pont, le 16 décembre 1808, fille de Charles Louis Rochat (de L'Abbaye), domicilié à Aubonne, et de Lise née Rochat.

Ami-Napoléon Rochat – que l'on trouve aussi sous le nom d'Ami-François ou d'Ami – s'installe à Genève

(Terreaux de Chantepoulet) comme horloger où il revient à l'âge de 16 ans en 1823 (AEG, C5, p. 428). Lors de ce retour, la Chambre genevoise des étrangers note les éléments suivants: «*Ami François Rochat [...] demeure chez son père à Cornavin, maison Roux, [...]. Le requérant a été élevé à Genève, d'où il est parti pour faire un apprentissage dans le pays de son père [...]*». Sous la rubrique «Horlogers-Bijoutiers-Mécaniciens» de *L'Indicateur genevois* de 1837 on le cite comme suit: «*Rochat, fabric. de mécaniques à oiseaux. Chantepoulet, 39*». Adresse où il vit avec sa mère Charlotte, veuve âgée de 60 ans. Le 12 novembre 1844, le Département genevois de justice et police (Bureau des étrangers) établit le rapport suivant: «*Il habite Genève depuis plus de 20 ans; fait le commerce d'horlogerie en commission pour une maison étrangère; n'a pas de fonds dans son établissement. Le requérant a une très bonne réputation sous tous les rapports, jouit d'un bon crédit.*» (AEG, C 28, p. 709).

Le 24 février 1874, Ami-Napoléon Rochat rédige son testament olographe chez son neveu Louis Péter, notaire à Aubonne. Il lègue la somme de «quinze mille francs» à la commune du Chenit en exigeant qu'elle fasse fructifier ce montant jusqu'à la somme de «deux millions cinq cent mille francs en achetant chaque année des nouveaux titres, [...] ce résultat pourra être atteint dans environ 110 ans.». Ami-Napoléon demande que l'on dépense «cinq cent mille francs du capital pour faire construire un hôpital sur le territoire de la paroisse du Brassus, avec une ou plusieurs fontaines, on le meublera et on l'installera d'une manière convenable, le revenu des deux millions restants servira à fournir aux besoins de l'établissement.». Dans ses legs, il n'oublie pas, bien sûr, la Bourse fondée par son parent Auguste Rochat (1795-1864), ainsi il «lègue au fonds créé par Mr. Auguste Rochat du Brassus, pour apprentisages de jeunes gens pauvres, pour en augmenter le capital, la somme de deux mille francs, [...]».

Sources: N+B = Eb 126/6, p. 144-5; M = Ed 71 bis/2, p. 30, n° 52. Adresse = AEG, Indicateur genevois, Almanach des 6 000 adresses

indiquant: Les Fabricants, Négociants, [etc.], Genève: Vignier, 1835, p. 223; Arrivée à Genève = AEG, C5, p. 428; T = AEG, Jur. Civ. AAq, reg. 15, p. 399, n° 485. Conjoint: N = Eb 1/4, p. 200.

20. CHARLES LOUIS FRANÇOIS ROCHAT, horloger à Genève puis Pully

* Le Brassus, le 28 février 1795 – ≈ Le Chenit, le 22 mars 1795 – † Pully, le 7 février 1862 (67 ans)

Fils de David Frédéric Henri Rochat et Jeanne Louise née Golay. Il reçoit pour parrains: Jacques François Elisée Rochat, oncle paternel, Jacques Henri Rochat (*1751), grand-oncle paternel; pour marraines: Charlotte Rochat née Rochat, femme du premier parrain, Henriette Golay, tante maternelle.

Il épouse à Genève [?] en avril 1817, LOUISE MARIE GEORGETTE MARGUERAT, née à Genève le 13 octobre 1794, décédée à Pully le 19 octobre 1855, fille de Jean François Marguerat (de Lutry) et d'Étiennette née Lardet.

Louis Rochat est signalé comme «*habitant Genève depuis 20 ans*», par la Chambre genevoise des étrangers, en date du 8 février 1831. Il serait donc arrivé à Genève vers 1811 alors qu'il avait environ 16 ans. Quitte Genève pour Pully, le 2 août 1834, avec sa famille.

Sources: N+B = Eb 126/5, p. 127; M (annonces) = Eb 126/10, p. 458; Arrivée à Genève = AEG, C 15, p. 52, 60; Départ pour Pully = AEG, Ea 2, p. 133; D = Ed 112/7, p. 48, n° 244. Conjoint: N+D = Ed 112/6, p. 372, n° 899.

21. ANTOINE AUGUSTE FRÉDÉRIC ROCHAT, horloger à Genève

* Le Brassus [?], le 4 novembre 1799 – ≈ Le Chenit, le 24 novembre 1799 – † Allaman, le 27 août 1882 (83 ans)

Fils de David Frédéric Henri Rochat et Jeanne Louise née Golay. Il reçoit pour parrains: Abraham Henri David Samuel Rochat, fils de Jacques Rochat II, et Charles Louis Rochat, fils de David Rochat III; pour marraines: Jeanne Julie Angélique Rochat, fille de Jacques Rochat II, et Angélique Meylan, fille de David Meylan.

Il épouse à Genève, le 1^{er} avril 1830, ELISABETH ALEXANDRINE HUGUENIN, née à Genève le 27 août 1811, décédée avant 1882, et fille de Frédéric Louis Huguenin (du Locle NE) et de Susanne Henriette née Bienvenant.

Frédéric Louis Huguenin (-Bienvenant), décédé à Genève le 9 mai 1814, est fils de Frédéric Louis Huguenin (-Jaquin) d'Abraham Louis Huguenin (du Locle NE). Il épouse Susanne Henriette Bienvenant, à Genève le 12 juin 1807.

Le 21 janvier 1834, la Chambre genevoise des étrangers rapporte que «*Antoine Rochat, 34 ans, horloger, du Chenit au Canton de Vaud, [... est] à Genève depuis 22 ans.*», ce qui nous permet de penser qu'Antoine Rochat est arrivé à Genève vers 1812, à l'âge de 13 ans, avec son père. Ce dernier est enregistré au Bureau des étrangers dès 1817.

Antoine Rochat a un fils: Frédéric Emile Rochat (1834-1914), ce dernier se marie trois fois et a cinq enfants. Son fils Adolphe Rochat (1857-1904), agriculteur, émigre au Chili (Amérique du Sud), il y eut quatre enfants qui ne semblent pas avoir de descendance eux-mêmes.

Sources: N = Eb 126/5, p. 240, n° 82; M = AEG, G. 3, p. 5; D = EC Rolle, reg. D. n° 1, p. 269; Reg. des étrangers = AEG, C 18, p. 27, 31 + Dd 8, p. 2. Conjoint: N = AEG, G 3, p. 5; parents du conjoint = AEG, E.C. rép. 2.14; AEG, E.C. rép. 3.17; Desc. d'Antoine = EC Le Chenit, reg. fam., n° 4, p. 139-140.